

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000282192

ZENO BOOKSELLERS & PUBLISHERS

6, DENMARK STREET,
LONDON, W.C.2.

Telephone : 01 - 836 2522



2012/12/69



S



VII
12



Potocki J.

VOYAGE
EN TURQUIE

ET EN EGYPTE,
FAIT EN L'ANNEE 1784.

*Seconde édition revue corrigée &
augmentée.*

VOYAGE
EN HOLLANDE,

FAIT PENDANT LA
REVOLUTION

de 1787.

MDCCLXXXIX.

à VARSOVIE

à DRUKARNI WOLNEY
na Kraiowym Papierze.

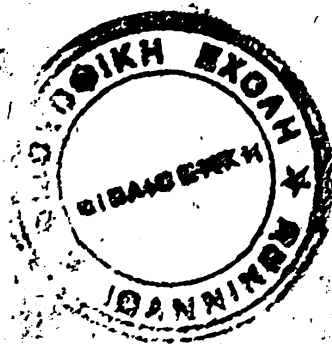
M. POTOCKI

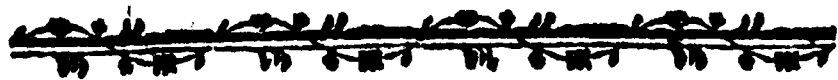


Αρ. Βιβλ. Βιβλ.

38103

Σπουδασθριου Ιστοριας Ν. Χρονων
Τμημα: Γεωγραφια-Περιοχη





A M A M E R E.

Permettez que ces Lettres, qui vous ont été écrites, vous soient encore dédiées. Les copies s'en étoient tellement multipliées, que j'ai cru devoir prévenir les mauvaises éditions & arrêter des traductions semblables à celles qui en ont déjà été faites en Allemagne. Quissent ces motifs trouver grace à vos yeux, & m'obtenir l'indulgence de mes Lecteurs.



VOYAGE



V O Y A G E
E N T U R Q U I E
E T E N É G Y P T E ,

Fait en l'année 1784.

LETTRE PREMIERE.

A Bukawaya, le 9. Août 1784.

Nous avons quitté hier à Mirgorod, les frontieres de la Pologne: aujourd'hui nous nous trouvons au milieu du pays habité jadis par les Zaporoviens; j'y ai donné quelques regrets à cette Nation belliqueuse, détruite par la simple volonté de l'Impératrice de Russie. C'étoient sans doute des voisins incommodes; mais l'association de ces Flibustiers célibataires offroit un phénomène singulier, & peut-être unique dans l'ordre civil. Ils ont

A ..



été remplacés depuis par des Russes & des Valaches, dont les maisons épar-
ses ne forment point encore de villa-
ges.

Nous avons été suivis, pendant plus
d'une heure, par une troupe de chevres
sauvages qui sembloient nous observer
avec curiosité, sans vouloir cependant
se laisser approcher. On trouve dans
le même pays, vers l'embouchure du
Bog, des chevaux sauvages, qui pas-
sent pour être indomptables. Vous
voyez que mes Lettres prennent déjà
un air de relation. Je souhaite qu'el-
les vous intéressent assez pour me faire
pardonner mon voyage.

Le 11. à Kerfon.

J'ARRIVE à Kerfon, avec le plaisir
qu'il y a à trouver un lieu habité, lors-
que l'on a traversé des déserts; car la
population, quoique fort diminuée par
la peste, paroît encore assez considéra-



ble aujourd'hui que les fêtes ont fait sortir tous les habitants de chez eux. L'ivresse même du peuple Russe semble ajouter en ce moment au mouvement du tableau. Plusieurs bâtimens vont charger à Oczakow pour Constantinople; & ma première Lettre sera écrite dans les Etats du Grand-Seigneur.

LET TRE II.

Le 19. à Glubofka.

Nous sommes partis ce matin. Nos amis m'ont accompagné jusqu'au Port, & fait des signes d'adieu aussi longtemps que nous avons pu les appercevoir. Bientôt après nous sommes entrés dans ce labyrinthe d'Isles qui servoit jadis de refuge aux flottilles des Kosaks. Nous appercevions au-delà des côteaux fertiles, où s'élevoient déjà des villages & des maisons de campa-

A 2



gne, dans un pays où l'on ne voyoit, il y a peu d'années, que des tentes & des troupeaux.

A six heures, nous sommes arrivés à l'entrée du Liman. On appelle ainsi un Golphe où se jette le Dnieper, ou plutôt c'est le fleuve lui-même, qui a dans cet endroit plus de trois lieues de large. La mal-adresse de notre Pilote qui avoit oublié de prendre du lest, & son incroyable ignorance des côtes & de la manœuvre, nous ont obligé de nous retirer dans le port de Gluboska, où l'on m'a donné pour retraite une zemlanka ou cabane souterraine. Je me félicite cependant d'y être, car le vent fraîchit, & les vagues que le Liman roule par-dessus mon asyle, m'auroient fait passer une très mauvaise nuit, si j'avois continué ma route.

Le à Stanslaw.

J'E n'ai pu partir hier matin, parce que nos Matelots n'ont jamais eu l'es-



prit de gagner le vent; & le soir, parce qu'ils étoient ivres. Nous sommes enfin partis aujourd'hui par un vent favorable & un assez beau temps. Au bout de deux heures de navigation, le temps s'est couvert, la mer a grossi & le vent soufflant par grains & rafales, annonçoit un orage prochain. Les Matelots vouloient continuer leur route, mais je les obligeai d'entrer dans le port de Stanslaw. Bien nous en prit; car à peine eûmes-nous pris terre, que le vent est devenu si fort, qu'il nous lançoit contre le visage le sable, & même le gravier avec assez de force pour nous empêcher d'avancer. Enfin c'étoit une espece d'ouragan, & nous avons eu bien de la peine à gagner les premières maisons du village.

Le 25. à Oczakow.

JE suis arrivé le 22. à Oczakow. Je voulois me loger en ville, mais j'y ai



trouvé plus de difficultés que je ne croyois ; elle est actuellement remplie d'une Milice venue d'Asie, à qui on est obligé de donner beaucoup de liberté, pour l'empêcher d'y retourner. Le Pacha, afin d'éviter les querelles, a fait défendre aux étrangers de sortir de la partie basse de la ville où sont les magasins & le port ; c'est aussi là que se bornent mes promenades ; j'y passe mon temps dans un Café où je vois beaucoup de Turcs, qui fument & ne disent mot. J'y vois quelquefois des Tartares venus de Crimée. On les reconnoit aisément à leur physionomie. Les Turcs ont beaucoup de mépris pour eux. Ils viennent de le témoigner en défendant aux Janissaires de porter le colpak, qui est la coëffure distinctive de cette Nation.



L E T T R E I I I .

Le 2. de Mai, en Mer.

Nous avons profité ce matin d'une brise de Nord-Est pour sortir du Liman. Les courants rendent ce passage très-dangereux; nous ne pouvions en douter en voyant sur le rivage de l'Isle d'Adda, deux bâtimens qui y avoient fait naufrage le jour même que je m'étois retiré si à propos dans le port de Stanslava. Aussi avions-nous toujours la sonde à la main. Enfin nous nous en sommes tirés heureusement, & bientôt la terre a disparu à nos yeux. Je vous avouerai que ce n'est pas sans plaisir que je me suis retrouvé en pleine mer. . . Ce spectacle uniforme du ciel & de l'eau qui afflige tant de voyageurs, ne produit point cet effet sur moi. Au contraire, il me semble que la vue de cet espace illimité allume l'imagination, &



y élève plus vivement le desir de le parcourir. Tout me plaît dans cet élément, jusqu'à son inconstance. J'aime à penser qu'elle peut facilement déranger tous mes projets de voyages, & qu'il suffit d'un coup de vent, pour me porter sur les côtes presque inconnues de Guriel ou de Mingrèlie, ou chez les féroces Abaffas. Vous trouverez peut-être ces idées bien folles ; mais mon plaisir est de vous les dire telles qu'elles me viennent, sans prétendre les justifier. Le seul projet auquel je tiens, est celui de vous revoir cet hiver.

Le 9. en Mer.

NOTRE navigation sur la mer Noire a été longue & fâcheuse ; nous avons été battus pendant trois jours par des bourasques continuelles, qui se succédant rapidement, ne nous laissoient pas un instant de repos. Quand l'une, après avoir beaucoup tourmenté notre petit



tre petit bâtiment, alloit porter plus loin les ravages, un nuage noir se détachant d'un ciel enflammé, nous en annonçoit un autre. Et quelquefois un point obscur, à peine élevé sur l'horizon, nous menaçoit d'une troisieme qui ne tardeoit guere à arriver jusqu'à nous. Pendant ce temps-là notre situation a été plus désagréable que dangereuse, hors une fois que la rafale nous prit avec toutes nos voiles larguées, & que la mal-adresse & la lâcheté des Matelots Russes penserent nous faire périr.

A ces orages ont succédé des calmes longs & ennuyeux, qui joints aux courants, nous ont fait perdre notre route, & nous ont obligé de réduire nos portions d'eau à un verre par jour; ce qui étoit d'autant plus désagréable, qu'il faisoit déjà très-chaud, que n'ayant pas assez d'eau pour préparer d'autres aliments, nous n'avions pour toute



nourriture que du biscuit sec qui nous altéroit beaucoup, & qu'enfin malgré toute notre économie, nous n'en avons plus que pour un jour & demi, lorsque nous avons apperçu l'embouchure du détroit de Constantinople. Déjà nous y sommes entrés, les eaux de l'Euxin nous portent lentement entre le rivage de l'Europe & celui de l'Asie. Dangers, fatigues, ennui, tout est oublié.

Le 11. de Buiukdéré.

Nous avons abordé hier à Buiukdéré, village charmant composé des maisons de campagne des Francs. Notre Dragoman, chez qui je suis logé, veut que j'y passe quelques jours avant que d'aller à Constantinople; mais je doute fort que j'aie cette patience.



L E T T R E IV.

Le 12 , à Constantinople.

J'AI pris ce matin un caïque pour aller à Constantinople. Ce sont les bateaux les plus légers qu'il soit possible d'imaginer. Ils le sont même si fort, qu'on ne pourroit jamais y mettre des voiles sans l'adresse des Caïggis, qui ont l'art de leur faire garder l'équilibre, par l'opposition de leurs rames & les mouvements de leur corps, ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive beaucoup d'accidents; aussi l'on regarde comme très-hardis ceux qui vont de cette manière, même par le beau temps.

Aujourd'hui le vent étoit si fort, qu'on ne voyoit aucune barque sur le canal. Cependant mes Caïggis ayant désiré de mettre la voile, je le leur



permis. Ce que j'en dis n'est pas pour me vanter de ma témérité, (car aussi-bien, je ne crois pas qu'elle m'attire de grands applaudissements de votre part) mais pour vous faire comprendre la vitesse de notre marche. A peine fixions-nous un point de vue, qu'il disparoissoit à nos yeux, & la foule d'objets nouveaux vus avec cette rapidité, donnoit à ce voyage un air de féerie, & à moi l'idée d'une jouissance nouvelle ; enfin nous sommes arrivés dans le port de Constantinople. Ici j'abandonne la plume, car cette vue est au-dessus de toute description. Imaginez, exagérez, recourez aux voyageurs, vous resterez toujours au-dessous de la vérité.

L E T T R E V.

Le 6. Juin, à Constantinople.

Vous serez peut-être étonnée d'apprendre que dans le grand nombre de



voyageurs qui abordent en cette ville, il en soit très-peu qui puissent en rapporter des idées un peu exactes; rien cependant n'est plus vrai, les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grece, & n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée, se logent dans le quartier des Francs, & daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la Mosquée de Sainte-Sophie, & revenir chez eux.

Nourrie par l'étude de l'histoire & de la littérature des orientaux, ma curiosité m'a fait suivre une autre marche. Depuis près d'un mois, je passe les journées entières à parcourir les rues de cette Capitale, sans autre but que de me rassasier du plaisir d'y être. Je me perds dans ses quartiers les plus reculés; j'erre sans dessein & sans plan. Je m'arrête, ou je poursuis ma course,



décidé par le motif le plus léger. Je reviens souvent aux lieux dont on m'a-voit défendu l'entrée, & j'éprouve qu'il en est peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté, & sur-tout à l'or. Les mots *Passak*, défense, *Olmas*, cela ne se peut, les premiers qui retentissent aux oreilles d'un Etranger, sont enfin étouffés par la voix de l'intérêt. Ce sentiment plus fort même que celui de la crainte, m'a déjà ouvert les Palais des Grands, les Sanctuaires de la Religion, ceux de la beauté où s'élevent & se vendent les jeunes filles destinées à faire l'ornement des Harems, tous lieux que n'a jamais vu le commun des voyageurs. Quelquefois le hasard & l'hospitalité naturelle aux Orientaux, viennent au-devant de ma curiosité; mais on sent bien que de pareils hasards ne sont que pour ceux qui savent les chercher.

Revenant hier assez tard par le chemin qui conduit de Kiaght-hane à



KOK-Maidan , je passai près d'un jardin qui sembloit être illuminé pour une fête ; un jeune homme bien mis se tenoit près de la porte, & s'adressant aux passants , leur répétoit cette phrase: Hommes de toutes les nations & de toutes les croyances , le Seigneur Ali vous invite à prendre part à sa joie , il vient de faire circoncire son fils. J'entrai , & m'étant fait présenter au Seigneur Ali , nous n'eûmes pas de peine à nous reconnoître pour nous êtrevus à Koczim , où il avoit alors la charge de Tesserdart. Cette reconnoissance parut lui faire autant de plaisir qu'à moi. Il m'entretint quelque temps fort affectueusement ; puis un de ses Tchiohadars étant venu lui parler à l'oreille , il me dit : je suis obligé de vous quitter pour aller recevoir le frere du Vizir & plusieurs autres personnages considérables qui me font l'honneur d'assister aux fêtes que je donne aujourd'hui ; mais voici



quelqu'un qui vous placera de manière à vous faire voir commodément tous les spectacles qui en font partie. Je le remerciai & suivis son Tchiohardart dans une partie du jardin, où l'on avoit tendu un riche pavillon: le fond en étoit occupé par une estrade où étoit placé le nouveau circoncis avec soixante autres enfants qu'Ali Efendi avoit fait circoncire & habiller à ses frais; vis-à-vis étoit un orchestre nombreux; des jeunes garçons déguisés en filles exécuterent une danse qui représentoit les différentes nuances des plaisirs: leurs mouvements d'abord doux & modérés, devenoient successivement plus vifs, & finissoient par des vibrations que l'œil avoit peine à suivre; l'intention en étoit rendue de manière à ne pouvoir s'y méprendre; seulement ils y mettoient une souplesse qui n'est pas dans la nature, & ne peut être que le fruit d'un long exercice



exercice ; des bouffons se tenoient à côté des danseurs, les imitant gauchement , & désignant avec précision l'impuissance de les imiter mieux. Tels sont les tableaux que l'on offre ici aux regards de l'enfance ; il ne faut donc pas s'étonner si, blasés dès l'âge le plus tendre sur ce que la volupté a de plus incitant, les Orientaux cherchent quelquefois hors de la nature des plaisirs criminels & de nouveaux dégoûts. Mais tout cela n'est rien encore, auprès de ce qui se passe tous les jours dans les Mayhané. On appelle ainsi les maisons où se vend la liqueur à laquelle la défense du Prophete semble ajouter un nouveau charme. Elles sont dans des lieux retirés où l'on n'entre que par des défilés obscurs & des especes de chattieres ; enfin l'on est introduit dans des cours intérieures ornées de parterres, de volieres & de jets d'eau ;

B.



mais ce qui sur-tout y attire un grand nombre de Musulmans , ce sont les Puschts, jeunes & beaux garçons, dont le maintien & le métier ne sont point équivoques. Ils arrivent richement habillés, suivis de joueurs d'instruments, & font le tour des tables jusqu'à ce qu'ils trouvent quelqu'un qui veuille les employer; cet emploi consiste à verser à boire, à présenter des fleurs, à chanter & à danser; souvent lorsqu'ils s'en acquittent bien, les convives leur couvrent le visage d'une petite monnaie d'or, que la sueur y tient attachée : mais ce métier n'est pas exempt de dangers, & demande beaucoup de conduite ; car souvent les Puschts deviennent les victimes de la jalousie & de la passion qu'ils inspirent. Voilà des goûts qui doivent sans doute faire horreur, sur-tout aux femmes, à moins qu'elles n'aiment mieux regarder comme un



hommage qu'on leur rend ; celui que l'on adresse à des êtres qui leur ressemblent assez, pour m'avoir trompé plusieurs fois, lorsqu'ils étoient déguisés pour la danse.

Je veux, avant que de finir cette Lettre, vous parler d'une débauche d'un autre genre, fort commune ici, c'est celle de l'opium; on désigne ceux qui y sont adonnés, par le nom injurieux de *Tiriaki*, que quelques-uns se font gloire de porter. Les moins aisés & les plus fainéants d'entre eux, se rassemblent dans un endroit nommé *Tiriak-Ciarfi* : là passant continuellement de l'exaltation des sens au sommeil, & du sommeil à l'exaltation, ils abrègent volontairement leurs jours, pour pouvoir les passer dans un oubli parfait d'eux-mêmes. On dit qu'ils sont doux & paisibles, pourvu qu'on ne les réveille pas dans le moment où le som-



meil leur est nécessaire , ou qu'on ne les prive point du poison lent , dont ils ne peuvent plus se passer; car alors il n'est point d'excès dont ils ne soient capables. Après le dernier incendie de Constantinople , ils se sont rassemblés tumultueusement pour demander que l'on commençât par rétablir leur Ciarfi, & le Grand-Seigneur le leur a tout de suite accordé.

L E T T R E VI.

Le 16. à Constantinople.

IL ne me reste plus pour vous faire connoître les amusements du peuple Turc , qu'à vous parler des Cafés. La plupart bâtis en forme de Kiosk, reçoivent l'air de tous les côtés, & font d'une fraîcheur admirable. Ils sont le rendez-vous des oisifs de tous les états; le



Vizir, le Capitan Pacha & le Sultan lui-même y viennent souvent déguifés, apprendre ce que l'on pense d'eux; car le caractere & les moindres actions des gens en place, font ici, comme ailleurs, le fujet favori de toutes les conversations; d'autres fois, elles roulent fur la galanterie. Un conteur de profession rapporte l'aventure la plus nouvelle, en l'ornant de tous les agréments de l'élocution orientale; en voici une que j'entendis raconter hier dans un Café du fauxbourg de scutari, & que j'ai mise auffi-tôt par écrit; elle pourra vous donner une idée de leur maniere de s'énoncer.

Il y a environ un mois, (dit le conteur) qu'Omar, ce riche Mollah que vous connoiffez tous, se promenant fur la terrasse de fa maison, apperçut la jeune Fatmé, qui venoit d'époufer le beau Caffem, & en devint amoureux; les



riches ne connoissent que l'or pour réussir dans leurs desseins. Omar fit venir la vieille Emina Hanem, fameuse intrigante, & lui déclara l'objet de sa passion ; Emina lui représenta que Cassem étoit jeune, amoureux & jaloux, & que Fatmé étoit heureuse avec lui. „ D'ailleurs, lui dit-elle, les hommes „ remplis de leurs passions, sont des „ voyageurs altérés, ils desirent avec „ ardeur une fontaine, & lors-qu'ils „ l'ont trouvée, ils boivent, & puis „ lui tournent le dos: „ tels étoient les scrupules d'Emina, qui n'en avoit jamais eu que pour son intérêt; mais les dons & les promesses d'Omar lui prouverent qu'il ne seroit point ingrat, & les leverent tout-à-fait. Alors elle ne songea plus qu'à remplir sa commission. Les difficultés qui auroient arrêté tout autre, servirent à son projet, & la jalousie de Cassem, qui auroit ef-



frayé une intrigante moins adroite ,
fut précisément ce qui la fit réussir.
Emina prit une robe blanche, un voi-
le verd, un gros chapelet, enfin tout
l'équipage d'une Hagie de la Mecque;
ainsi déguisée, elle vint à midi frap-
per à la porte de Fatmé: „ Bonne &
„ charitable Dame, lui dit-elle, j'ai
„ fait neuf fois le voyage des villes
„ Saintes; soixante & dix fois j'ai bu
„ l'eau du puits de Zemzem; trois cents
„ fois mes levres ont touché la pierre
„ noire, & plus de mille fois le seuil de
„ la Caaba; dans mon dernier péle-
„ rinage, j'ai fait le vœu de ne ja-
„ mais manquer aux cinq prieres re-
„ commandées par le Prophete; au-
„ jourd'hui les cris du Muézin m'ont
„ trouvée dans la rue & fort éloignée
„ de ma maison; ainsi je ne vous de-
„ mande qu'un peu d'eau pour faire
„ mon Abdest, & un coin de votre,



„ maison pour y prier en liberté „ .
 Fatmé étoit naturellement complai-
 sante , elle fit monter la vieille , lui
 donna de l'eau pour ses ablutions , &
 le tapis sur lequel son mari faisoit sa
 priere ; la fourbe Emina la remercia,
 fit semblant de prier , replia le tapis
 & le remit à sa place ; mais en le rou-
 lant , elle eut l'adresse d'y glisser une
 piece d'étoffe riche ; elle se retira en-
 suite en comblant de bénédictions la
 bonne Fatmé , qui se félicitoit d'avoir
 pu obliger une personne aussi pieuse.
 Cependant Cassem revint bientôt après,
 & voulut aussi dire sa priere ; mais en ou-
 vrant son tapis , la premiere chose qui
 frappa ses yeux , fut l'étoffe brillante
 d'or que la vieille y avoit laissée ; Cas-
 sem n'étoit pas riche , & savoit que
 Fatmé ne l'étoit pas assez pour faire
 une emplette aussi chere ; enfin , le dé-
 mon de la jalousie s'empara de lui , &
 fans



sans donner aucune raison à sa femme,
 il la conduisit chez le Cadi & la ré-
 pudia. La malheureuse Fatmé se
 voyant abandonnée sans avoir rien à
 se reprocher, passa trois jours dans
 les pleurs ; au bout de ce temps-là, el-
 le vit arriver la vieille qui lui dit : Ma
 chere Fatmé, je fais toute votre aven-
 ture, elle est, triste, & Cassem n'est
 qu'un extravagant ; mais vous pleure-
 riez toute une année, que cela n'y chan-
 geroit rien, & je pense qu'il vaudroit
 mieux s'occuper à trouver un autre
 mari. Fatmé essuya ses beaux yeux,
 & convint de la vérité du fait ; „ mais,
 „ dit-elle, je n'ai jamais connu que
 „ Cassem que j'aimois plus que ma vie,
 „ & je ne saurois comment m'y pren-
 „ dre pour chercher un autre époux ?
 „ c'est mon affaire, répondit Emina,
 „ & même je me fais fort d'en trou-
 „ ver un qui ne vous déplaira pas.



„ Votre voisin le riche Omar , a en-
„ tendu parler de votre beauté , mais
„ il a une fantaisie contraire à nos
„ usages & à la modestie ; il veut voir
„ sa femme avant de l'épouser ; c'est
„ à vous de vous y soumettre , si cet-
te affaire vous convient „. Fatmé n'a-
voit devant elle qu'un avenir essez tris-
te , & fort peu de ressources ; elle ré-
solut de se laisser conduire par la vieil-
le , mais elle ignoroit encore , que l'hy-
pocrite est comme le roseau qui per-
ce la main qui cherche à s'appuyer
sur lui. Emina conduisit Fatmé chez
Omar , qui aidé de ses efforts , n'eut
pas de peine à triompher de la jeune é-
pouse ; après quoi il lui fit un présent
magnifique , & la renvoya chez elle ,
lui promettant de la faire chercher le
lendemain , avec les cérémonies accou-
tumées. Cependant la vieille étoit al-
lé chez Cassem , & lui avoit demandé



une piece d'étoffe riche, qu'elle avoit, disoit-elle, laissée dans un tapis que sa femme lui avoit prêté pour dire sa priere. Ce peu de mots ouvrit les yeux de Cassem, & lui fit comprendre combien il avoit été injuste. Il vivoit malheureux éloigné de son épouse, & n'eut rien de plus pressé que d'aller réparer ses torts. Enfin, Fatmé vit arriver le lendemain, non les gens d'Omar, mais le beau Cassem, & malgré les richesses du Mollah, elle se crut heureuse de retrouver son époux. Cassem le fut bien davantage de retrouver sa chere Fatmé. Le riche Omar avoit contenté ses desirs, tous étoient redevables de leur bonheur à l'adresse de la vieille Emina Hanem; & cette aventure doit vous prouver la justesse du proverbe Persan, qui dit, ne méprisons point des gens dont le métier est de ne faire que des heureux.



L E T T R E VII.

A Constantinople.

LA morale des récits orientaux n'est pas toujours aussi condamnable que dans celui qui faisoit le sujet de ma dernière Lettre. En voici un dont le fonds est historique & le style plus élevé. J'ai donné le nom de récit à ce genre de composition, parce qu'il m'a paru répondre à celui de Hykaïet, que lui donnent les Lettrés de l'Orient. J'ai cherché de même à rendre avec exactitude leurs figures & leurs expressions; & si j'y ai changé quelque chose, c'est en ôtant à leur richesse plutôt qu'en y ajoutant.

LE PROCES DE DRACO.

R E C I T .

DRACO, premier Dragoman de la Porte, s'étoit rendu fameux dans la



Capitale des Ottomans , par la grande connoissance qu'il avoit acquise de la Loi Musulmane: les Commentateurs lui étoient aussi familiers que les écrits révélés aux Prophetes, & les textes de ces Ouvrages sacrés qu'il savoit citer à propos , lui donnoient dans la dispute un avantage qui ne pouvoit manquer de lui attirer des ennemis. Le plus dangereux de tous étoit le Chelslam. Cet homme parvenu par la voie de l'intrigue, à la place éminente qu'il occupoit, s'indignoit de voir un infidele posséder la science qu'il avoit négligé d'acquérir. Dévoré de jalousie, il alla chez le Vizir, & lui parla en ces termes: „Tout-puissant Minis-
„ tre, qui jouis sans partage de la fa-
„ veur de notre sublime Sultan, écoute
„ les conseils de la Religion, c'est elle
„ qui te parle par ma voix. Tu as ac-
„ cordé ta confiance à Draco, je le fais;



„ mais as-tu réfléchi que l'indulgence
„ dont nous usons envers les aveugles
„ Chrétiens, ne fauroit s'étendre sur
„ cet Infidele qui connoît notre Loi
„ & ne la suit point: depuis long-
„ temps l'Ulema est blefsé de ce scan-
„ dale, & moi qui en suis le chef &
„ l'organe, je me vois obligé de te
„ demander sa tête. Fais venir Draco;
„ demande-lui quelle Religion il croit
„ la meilleure. S'il se décide pour la
„ nôtre, tu l'obligeras de la suivre; s'il
„ prend le parti contraire, il profere
„ un blasphême, & mérite la mort.
„ Le Vizir consentit, quoi qu'à regret,
„ à ce que l'on exigeoit de lui,, .

Il fit venir son Interprete. Drago-
man, (lui dit-il,) „ je sais que tu es
„ également instruit de la Loi révé-
„ lée à notre saint Prophete & de
„ celle qu'Ifsa a jadis dictée à ses
„ Sectateurs; à laquelle des deux don-



„ nes tu la préférence „ ? Draco n'eut pas de peine à s'appercevoir du piège qu'on lui tendoit, & demanda la permission de conter l'histoire suivante.

„ Lors, dit-il, que je commandois „ au nom de Sa Hauteſſe, dans la province confiée jadis à mes ſoins, quelques-uns de ſes Sujets avoient cru „ découvrir une mine de métaux précieux. Se creusant chacun des routes différentes, ils eſpéroient tous „ parvenir un jour à ſ'en rendre les „ maîtres. Après un travail long & „ aſſidu, leurs lampes s'étoient éteintes; mais leur ardeur étoit telle, que „ loin de ſ'en appercevoir, ils crioient „ encore comme auparavant: c'eſt moi „ qui ai trouvé l'or, les autres n'ont „ que le cuivre & l'étain.

„ Celui qui du haut des Cieux voit „ la fourmi dans le fond de l'abime, & „ entend le bruit de ſes pattes, voyoit



„ également ces malheureux dans
 „ leurs souterrains obscurs. Il eût pu
 „ sans doute rallumer leurs lampes
 „ éteintes; il eût pu laisser descendre
 „ sur eux quelques-uns des rayons de
 „ la lumière éternelle qui l'environne;
 „ mais il ne l'a pas fait, & s'est con-
 „ tenté de laisser à chacun l'espéran-
 „ ce & la sécurité qui suffisent pour
 „ assurer leur bonheur „ .

Ici finit le récit de Draco ; le Vizir
 lui applaudit, & l'hypocrite sortit con-
 fondu.

L E T T R E V I I I .

A Constantinople.

JE ne sais trop comment vous trou-
 verez les apologues des Orientaux ;
 pour moi j'en raffole de leur manière,
 & je m'y suis essayé : les lectures que



j'ai faitès depuis près de deux ans ,
m'ont rendu si riche en pensées ori-
entales , que je n'ai eu que la pei-
ne d'en groupper quelques-unes & de
leur donner des cadres. Je suis bien
sûr d'avoir réussi à conserver à mes
figures leur physionomie orientale ,
mais je ne suis pas également sûr que
cette physionomie réussisse en Occident ;
c'est un point sur lequel je vous prie
de me dire l'opinion des autres ; car je
fais la vôtre tellement corrompue par
l'indulgence , que je ne vous la deman-
de plus. Je joins à cette Lettre un
cahier que vous voudrez bien montrer
aux juges que vous m'aurez choisis.

LE SONGE DE TOMRUT.

R E C I T.

L'ANGE de la mort venoit de frap-
per le vieil Andbal , le plus sage des

E



souverains qui aient regné sur l'indostan. Son successeur Névescha, à peine monté sur le trône, voulut repaître ses yeux du spectacle nouveau de sa puissance. Il fit ouvrir ses trésors remplis par l'économie des regnes précédents; il fit rassembler ses armées. Bientôt il se persuada qu'elles étoient invincibles, & fit des projets de conquêtes. Déjà l'on voyoit éclater la joie tumultueuse des gens de guerre, & le Peuple même avoit la folie de la partager. Au milieu de cette allégresse publique, le sage Tomrut paroissoit seul accablé d'une tristesse profonde. Névescha s'en apperçut, & lui en demanda la cause: „ Seigneur, (répondit le „ Philosophe,) ma tristesse n'est point di- „ gne d'occuper un instant l'attention „ du plus puissant Monarque de l'In- „ de, un songe en est le sujet, „. Le Sultan voulut savoir quel étoit ce songe, & Tomrut s'expliqua en ces termes:



„ Invincible Souverain de tous les
„ pays bornés par les deux fleuves,
„ tu sauras que m'étant égaré ce ma-
„ tin dans les jardins qui bordent ton
„ palais, je m'assis sur les bords du ruis-
„ seau charmant qui porte ses eaux
„ dans les endroits les plus reculés de
„ ce séjour délicieux. Là, mon esprit s'é-
„ levant par degrés, osa s'occuper de
„ la foule innombrable des vertus que
„ l'on voit briller en toi. Je te voyois
„ avec la puissance de tes peres, tou-
„ te la justice de Nourschivan & toute
„ la sagesse de Dabschelim.

„ Mais pardonne, ô Névescha ! il
„ me sembloit qu'il manquoit encore
„ à ta gloire, d'avoir fait autant de
„ conquêtes qu'Ogouzkam ou Dhoul-
„ carneïm. Cependant les préparatifs
„ de guerre qui occupent tes soldats,
„ me faisoient espérer que bientôt
„ l'ombre de ta puissance couvrirait



„ tout l'univers, tandis que son éclat
„ poursuivroit l'œil de l'envie jusqu'aux
„ bornes du monde. Telles étoient les
„ rêveries où je m'étois plongé, lorsque
„ l'ange du sommeil vint fermer ma
„ paupière.

„ Alors je crus revoir le ruisseau sur
„ les bords duquel je m'étois endor-
„ mi, son rivage étoit ombragé de
„ fleurs. Après quelques détours dans
„ une vallée riante, il alloit porter
„ ses eaux au sein d'un lac tranquille;
„ je suivois des yeux son cours pai-
„ sible, & je souriois à cet emblème
„ de la vie du sage, lorsque par un
„ caprice dont je ne puis deviner la
„ cause, le ruisseau sortit du lit où il
„ avoit coulé jusqu'alors; il alla join-
„ dre ses eaux aux eaux des ruisseaux
„ voisins, & devint un torrent redou-
„ table; & tandis que les fleurs, pri-
„ vées de la fraîcheur de son onde, pen-



„ choient vers la terre leurs têtes flé-
„ tries, le torrent rompoit les digues,
„ renversoit les murailles, & les débris
„ qu'il entretenoit, accéléroient sa
„ chute.

„ Cependant la foule imbécille se
„ pressoit sur ses bords, au risque
„ d'être emportée par son courant
„ dangereux; moi j'allai l'attendre
„ dans la plaine. La je cherchai les tra-
„ ces du torrent redoutable, & je ne
„ les trouvai plus; car la terre s'étoit
„ abreuvée de ses eaux, il ne restoit
„ de lui que la mémoire des ravages
„ qu'il avoit faits.

„ O puissant Monarque de l'Inde! ne
„ me demande plus le sujet de ma tris-
„ tesse; tu veux ressembler à Iszken-
„ der ou à Ogouz. Et qu'étoient ces
„ Héros? que des torrents destructeurs.
„ O fils d'Andbal, s'il te faut des exem-
„ ples fameux, que ne suis-tu celui du



„ sage Soliman ? Il commandoit à la
 „ Nature , & ne dédaignoit ni la paix ,
 „ ni les plaisirs . Sa mort tranquille
 „ mérita d'être comparée au profond
 „ sommeil qui succede aux plaisirs trop
 „ souvent répétés ; mais , toi , fils d'And-
 „ bal , tu cherches la renommée , & tu
 „ ne fais point qu'elle est comme l'o-
 „ deur des aromates , qui ne se répand
 „ qu'après qu'ils ont été consumés , .

Le Sultan de l'Inde écouta attenti-
 vement le récit du Philosophe ; mais
 le lendemain il fit déclarer la guerre au
 Sultan de la Perse . Ainsi la forêt ne
 s'oppose pas au souffle des zéphyrs ,
 car ce n'est pas leur haleine qui peut
 faire plier les cedres .

LE VOYAGE
 DE FEIROUZ.
 RECIT.

F EIROUZ, riche habitant de Samar-
 cande , revenoit des villes Saintes . Les



imprécations du Prophete contre ceux qui different de s'acquitter du saint pèlerinage, paroissoient écrites en lettres d'or, dans mille endroits de sa maison; sur sa terrasse flottoient mille banderoles tissues par la main des filles du Chérif, & chargées par lui-même de caracteres mystéricux. Le tumulte de la joie regnoit parmi les esclaves, & le noble animal, compagnon des travaux de l'Arabe, y mêloit ses cris, & sembloit partager l'allégresse commune.

Feïrouz-lui-même, retiré dans l'intérieur de son harem, se livroit aux tendres caresses de sa femme & de ses enfants. Fatmé lui disoit: „ Cher Feïrouz, que de fatigues tu as dû es-
 „ suyer, que de dangers tu as dû cou-
 „ rir, que de belles perles vous aurez
 „ vues dans la Mer Persique, lui di-
 „ soit la jeune Zilia! Que de plaisir
 „ vous aurez eu à faire un aussi long



„ voyage, disoit le petit Rustem „!
 „ Feïrouz leur répondit: „ Les fati-
 „ gues & les dangers ne m'ont point
 „ effrayé; car je favois qu'ils sont in-
 „ séparables d'une pareille route. Les
 „ perles du golfe Persique ne m'ont
 „ point tenté; car j'ai vu de près l'é-
 „ tat malheureux des plongeurs qui
 „ les ramassent; & pour que le plaisir
 „ ne me séduisît point, il me suffisoit
 „ de penser au linceul mortuaire que
 „ le Prophete nous ordonne d'acqué-
 „ rir à la Mecque, & qui est la seule
 „ chose qu'on rapporte d'un aussi long
 „ voyage „. Feïrouz s'amusa quelques
 moments à répondre aux questions naï-
 ves de ses enfants; après quoi il leur
 fit en ces termes le récit de son péle-
 rinage.

„ A peine sorti de l'étroit défilé qui
 „ sépare les provinces du Persan d'avec
 „ celles de l'Uzbek, je me trouvai dans
 „ les



„ les plaines de Khorafsan. D'abord
 „ je me crus transporté dans un nou-
 „ vel univers, & tout m'y étonnoit.
 „ Mais bientôt je m'ennuyai des pay-
 „ sages riants, mais peu variés, qui
 „ s'offroient à ma vue. Ce pays d'ail-
 „ leurs étoit soumis à une police sé-
 „ vere, qui, plus que tout le reste,
 „ me faisoit desirer d'en sortir. Il me
 „ fallut cependant remplir le temps
 „ que le Chef de la caravane y avoit
 „ destiné; mais je ne saurois dire à quoi
 „ je m'y occupois, car cette époque
 „ de ma vie s'est entièrement effacée
 „ de ma mémoire.

„ Nous sortimes enfin du Khoras-
 „ san pour entrer dans le Sistan. Cette
 „ province obéissoit au voluptueux
 „ Gaurides. Là des chœurs de Baya-
 „ dieres, Indiennes, & de Chanteu-
 „ ses de Cachemire, conduisoient le
 „ Voyageur au milieu d'un nuage de



„ parfums, dans des maisons con-
 „ crées à la volupté. Là j'oubliai bien-
 „ tôt le but de mon voyage, & je vé-
 „ cus dans ce pays charmant comme
 „ si jamais je n'eusse dû le quitter.

„ Cependant l'inflexible Chef de la
 „ caravane ne tarda pas à m'y forcer;
 „ je traversai rapidement la Province
 „ de Schiraz, renommée par ses vins
 „ délicieux; j'y trouvai l'oubli des maux
 „ bien différent du bonheur.

„ Je traversai encore le Laristan, dé-
 „ chiré par les factions des ambitieux
 „ Attabegs. De vastes possessions m'y
 „ offroient leur séduisante perspecti-
 „ ve; mais à mesure que j'avançois
 „ vers elle, mon horizon s'étendoit,
 „ j'en découvrais d'autres, & je sentis
 „ que mes desirs n'y feroient jamais
 „ satisfaits.

„ Je m'embarquai sur la Mer Persi-
 „ que, favorable à ceux qui veulent



„ augmenter leurs richesses. Le lin-
„ ceul de la Mecque me revint à l'es-
„ prit, & je ne fus point tenté de les
„ imiter.

„ Enfin j'abordai dans la Chaldée. J'y
„ vis les Mages qui depuis tant de siè-
„ cles y cultivent l'étude de la sagesse.
„ Savans Disciples de Zoroastre, leur
„ dis-je, c'est sur le bonheur que je
„ viens vous consulter. Je fais déjà
„ qu'il n'est ni dans le Sistan, ni dans le
„ Schiraz, ni dans le Laristan, ni dans
„ les riches contrées de Gomron &
„ d'Ormuz; mais où est-il donc? où
„ faut-il le chercher?

„ Le Destouran Destour prit la pa-
„ role au nom de tous. Le bonheur, me
„ dit-il, est comme l'élément que nous
„ adorons, il est par-tout; mais le
„ Voyageur égaré ne le cherche ni
„ dans l'éclair qui l'éblouit, ni dans
„ le feu follet qui glisse sur la fange;



„ s'il le trouve , c'est dans le caillou
 „ qu'il fouloit à ses pieds „.

Ah ! le beau voyage, s'écria le petit
 Rustem, en interrompant son pere, &
 quand pourrai-je en faire un sembla-
 ble ? „ Tu le feras , mon fils , lui ré-
 „ pondit Feïrouz , tu l'as déjà com-
 „ mencé. La plaine du Khorassan, c'est
 „ l'enfance, où tu es encore ; l'inflexi-
 „ ble chef des Pélerins, c'est le temps
 „ que rien n'arrête, & qui t'en fera
 „ bientôt sortir pour te faire entrer
 „ dans la jeunesse qui finira à son tour.
 „ Alors si tu te rappelles des leçons
 „ du Destour, si tu ne cherches le bon-
 „ heur que dans toi-même, mon but
 „ sera rempli & je n'aurai rien à de-
 „ sired „.

ABDUL ET ZEILA.

R E C I T.

LES derniers rayons du soleil doroi-
 déjà le sommet des minarets de Gaz-



na, lorsque les femmes du Sultan Mahmoud prirent le chemin de cette Ville, après avoir passé la journée dans une de ses maisons de campagne. Les sons harmonieux des voix & des instruments annonçoient de loin leur troupe bruyante; l'odeur du musc & de l'ambre restoit aux lieux où elle avoit passé.

Cependant le jeune Abdul oublioit sous des buissons de roses, le Kourouk publié contre tout téméraire qui oseroit se trouver sur cette route. Déjà l'avant-garde des Eunuques approchoit des buissons qui le tenoient caché. Le danger étoit pressant. Abdul apperçut un puits, & courut s'y jeter.

Le puits n'étoit pas profond, & la chute d'Abdul fut heureuse; mais elle effraya son cheval qui se détacha, & alla porter le désordre dans la troupe des Sultanes. Zeila, la plus belle d'en-



tré elles, ne fut plus maîtresse du sien. Il s'emporta, s'abattit auprès du puits, & Zeila tomba évanouie entre les bras d'Abdul.

Le puits sans être profond, étoit obscur & tortueux; les Eunuques résolurent de le fonder: ils désirèrent leurs turbans, les lièrent ensemble, attachèrent une pierre au bout & l'y laissèrent aller. Abdul qui avoit entendu leurs discours, saisit la pierre, & tirant doucement les turbans, fit croire aux Eunuques que le puits n'avoit point de fond. Ils se retirèrent fort affligés, & allèrent porter cette nouvelle au Sultan.

Abdul s'étoit déjà apperçu que l'endroit où il se trouvoit n'étoit point un puits, mais un souterrain spacieux. Il fut assez heureux pour en trouver l'issue, prit Zeila dans ses bras, & l'emporta chez lui sans obstacle; car la



nuit favorisoit sa retraite. Zeila revenue de son évanouissement , fut bien surprise de se trouver dans les bras d'Abdul ; mais le plaisir succéda bientôt à l'étonnement, car jamais elle n'avoit vu de plus beau jeune homme.

Abdul avoit fait préparer une table couverte de sorbets délicieux; déjà l'enfant de la grappe s'unissoit dans leurs coupes à la fille des nuées ; l'amour étoit dans leurs yeux, les doux propos dans leurs bouches. Abdul déjà crût un instant avoir goûté par avance les plaisirs du Gehennet.

Ensuite Zeila prit un luth, & chanta ces couplets d'un Poëte connu.

„ Le sombre Océan entoure l'Univers,
„ Les flots y reposent sur les flots ,
„ Sur ces flots reposent les nuages ;
„ Cet abîme obscur est l'avenir ;
„ Mais le présent est certain ;
„ C'est de lui qu'il faut jouir.



„ Vois l'Anka (1) qui s'élançe de desus
 „ les rochers de Kaf;
 „ Il secoue la pouffiere de ses aîles, &
 „ se perd dans la nue.
 „ On le dit immortel;
 „ Mais son sort n'en est pas mieux
 „ connu.
 „ Le présent seul est certain;
 „ C'est de lui qu'il faut jouir.
 „ Ton visage est brillant comme le jour,
 „ Tes cheveux sont sombres comme
 „ la nuit;
 „ Ta bouche a les couleurs de l'Aurore,
 „ Mais l'Aurore est passagere:
 „ Les

(1) *L'Anka est un oiseau fabuleux de la Mi-
 thologie Persienne. Il se prend quelquefois
 allè-goriquement pour l'ame. On trouvera
 ces Couplets dans l'Ouvrage de Jones,
 intitulè: Specimen Poeseos Asiaticœ,
 ainsi que la plupart des pensées répandues
 dans ce dernier récit.*



- „ Les plus brillantes journées passent
„ plus rapidement que les autres,
„ Les plus heureuses nuits ne le sont
„ que par instants:
„ Le présent seul est certain ;
„ C'est de lui qu'il faut jouir.,,

Le soleil élevé sur l'horizon, revoit déjà son image dans les eaux de l'indus, lorsqu'Abdul sortit de table, en répétant entre ses dents: le présent seul est certain, c'est de lui qu'il faut jouir.

Il alla au Basard, vendit tout son bien, qui consistoit en marchandises, loua des esclaves, acheta des habits superbes, des parfums rares, des vases précieux, & courut les offrir à sa nouvelle maîtresse.

Le huitième jour il l'aborda d'un air triste, & lui dit: “ Chère amante, je
„ n'ai que trop profité de tes leçons;
„ mes biens sont dissipés, pourras-tu

G



„ jamais te réfoudre à partager mon
 „ indigence ? Zeila élevée dans le lu-
 „ xe du ferrail, fut effrayée de cette
 „ idée. Elle s'étoit d'ailleurs apperçue
 „ que la jeunesse d'Abdul n'étoit pas
 „ moins épuisée que ses trésors. Après
 „ un instant de rêverie, elle écrivit
 „ un billet, le cacheta, le remit à Ab-
 „ dul & lui dit „... Nous ne sommes
 „ pas encore aussi près de l'indigence
 „ que tu le crois. „ Vas au ferrail, de-
 „ mande le chef des Eunuques, re-
 „ mets-lui ce papier, & sur toutes
 „ choses garde-toi de l'ouvrir,,.

Abdul baïsa le billet, la main qui
 le lui donnoit, la bouche qui lui di-
 toit ses ordres, & prit la route du
 ferrail ; mais à peine eut-il fait quel-
 ques pas dans la rue, qu'il fut vio-
 lemment tenté de lire cet écrit, qui de-
 voit le sauver des horreurs de la mi-
 sere. La défense de Zeila ne faisoit



qu'augmenter la curiosité. Il l'ouvrit
ensin, & voici ce qu'il y trouva.

„ Fidele Mouasac, ta bienfaitrice
„ vit encore. Celui qui te remettra
„ cette lettre, lui a sauvé la vie, &
„ lui fait goûter depuis huit jours
„ des plaisirs semblables à ceux que
„ tu lui as procurés tant de fois ; son-
„ ge à la faire rentrer au ferrail, &
„ assure-toi de la discrétion de ce jeu-
„ ne homme, comme tu t'es assuré de
„ la discrétion des autres „.

Je laisse à penser quel fut l'étonne-
ment d'Abdul. Il lut & relut plusieurs
fois ce fatal billet, sans vouloir en
croire à ses yeux. Ensin il sortit de
Gazna décidé à n'y jamais rentrer. Il
passa la nuit dans un bois, à se plain-
dre de la persidie de Zeila, & le matin
il se joignit à une caravane de Mar-
chands de Bagdad.



Arrivé à une journée de cette ville, il quitta la caravanne, s'enfonça dans un désert, résolu d'y passer sa vie, se nourrissant de fruits sauvages, de racines, fuyant la société des hommes, & surtout celle des femmes. La vie qu'il menoit le fit bientôt passer pour un Saint, lui attira le respect des peuples, & remplit de sa renommée la résidence des Califes.

Leur trône étoit alors occupé par Caderbillah, fils d'Ishac, fils de Moc-tader. Ce Prince avoit un fils nommé Caïm, qui étoit l'objet unique de ses plus tendres affections :: Cader connoissant tout le prix d'une bonne éducation, cherchoit depuis long-temps un homme sage & éclairé qui pût diriger celle du jeune Caïm: il rassembloit à cet effet tout ce que l'Islamisme avoit de gens renommés par leur piété, leur science ou leur vertu. Abdul fut de ce nombre.



Ce n'étoit plus le temps où le Lieutenant du Prophete couchoit sur les degrés de la Mosquée, pour être le premier à la priere du matin. Le faste avoit pris la place de la simplicité; le Calife se cachoit à tous les yeux, peu de ses courtisans étoient admis à le voir. Les autres se contentoient de baiser le rideau qui fermoit la salle du Divan. Abdul amené devant lui, demeurera interdit à la vue de tout l'éclat qui l'environnoit.

„ Approche , jeune solitaire , lui dit
 „ Cader , & rassure-toi ; dis-nous com-
 „ ment la présence des Souverains de
 „ la terre peut intimider le Religieux
 „ accoutumé à la présence du Monar-
 „ que des Cieux ? Sublime Comman-
 „ deur des croyants (répondit Abdul
 „ un peu revenu à lui-même) ne t'en
 „ étonne point , & que l'esprit de véri-



„ té qui l'inspire, ne te fasse point dé-
„ daigner le récit que je vais faire.

„ Une goutte d'eau échappée à la
„ nue, tomba un jour dans la mer .
„ Effrayée d'abord de l'immensité de
„ l'élément dans lequel le fort l'avoit
„ jetée , elle perdit l'usage de ses fa-
„ cultés; mais une coquille la reçut
„ dans son sein, la nourrit , la proté-
„ gea ; & cette goutte d'eau est de-
„ venue dans la suite la perle qui or-
„ ne le diadème de ta Hauteffe.

„ Cet apologue ne déplut point au
„ Prince des Fideles: (Abdul , lui dit-
„ il) je desire que tu prennes soin de
„ l'éducation de mon fils; veux-tu quit-
„ ter ton désert & vivre à ma Cour?
„ Abdul répondit : Seigneur, tes de-
„ sirs font des ordres; mais un Her-
„ mite est peu fait pour elle , & la
„ faveur des Princes est une toile qu'un
„ Peintre a remplie ; on ne sauroit y



„ placer une figure , sans en effacer
„ une autre .

„ Je t'entends (reprit Cader) tu
„ crains pour mon fils le commerce
„ des flatteurs ; hé bien , je consens à
„ ce que tu l'amènes dans ta solitu-
„ de . Auras-tu encore quelque apolo-
„ gue à opposer à mes volontés ? Abdul
„ n'en eut point ; car il savoit que
„ lorsqu'un Prince croit avoir bien
„ entendu , il n'est pas prudent de vou-
„ loir lui prouver le contraire .

De retour dans son désert , Abdul ne s'occupa plus qu'à donner à son élève les leçons & l'exemple de toutes les vertus . Il lui apprenoit quels seroient un jour ses devoirs , comme Lieutenant du Prophète sur la terre , comme médiateur des Puissances de l'Asie , comme Souverain de Bagdad .

„ Mais (ajoutoit-il) ce n'est pas tout
„ que de faire des heureux ; il faut



„ l'être toi-même. Pour y parvenir,
 „ apprends à te défier des femmes ;
 „ l'ivresse qu'elles inspirent, est bien
 „ plus dangereuse que celle que nous
 „ défend le Prophète. Le seul moyen
 „ de s'en garantir, est de n'avoir pour
 „ elles d'autre sentiment que celui de
 „ l'indifférence la plus parfaite.

„ Ces leçons souvent répétées, pro-
 „ duisirent sur le jeune Prince l'effet
 „ qu'Abdul en attendoit. Un jour que
 „ la chasse des gazelles l'avoit con-
 „ duit sur le chemin de la Mecque,
 „ il apperçut une troupe de Carma-
 „ thes, occupés à piller une caravane
 „ de Pélerins. Il fondit aussi-tôt sur
 „ ces impies avec les gens qui l'accom-
 „ pagnent, & n'eut pas de peine à
 „ les mettre en déroute. Encouragé
 „ par ce succès, Caïm voulut poursui-
 „ vre les fuyards, & fut légèrement
 „ bleffé d'un coup de fleche,,.

II



Il entendit en même-temps un cri perçant, se retourna & vit une femme qui lui tendoit les bras; mais il ne daigna pas l'aborder, rassembla les chefs de la caravanne, les remit sur leur chemin, prit congé d'eux, & partit sans regarder seulement derrière lui.

Cette femme que dédaignoit Caïm, étoit Azéma, fille chérie du Sultan Mahmoud, & la plus belle Princesse de l'Orient; elle revênoit des Villes Saintes; ses yeux pendant le combat n'avoient point quitté Caïm, & son cœur s'étoit donné à lui; elle seignit d'avoir besoin de repos, fit tendre ses pavillons sur le champ de bataille, y passa trois jours, apprit que Caïm étoit fils du Calife, & partit pour Gazna, avec quelque espérance dans le cœur.

Mais le mal qui la minoit, ne la quitta point, & la tristesse la faisoit dépérir; Mahmoud s'en apperçût, la



pressa, & en obtint l'aveu de son amour. Ce tendre pere ne savoit lui rien refuser. Il fit aussi-tôt partir pour Bagdad son Vizir Meïmendi, chargé d'offrir au fils de Cader la main d'Azéma, avec la moitié des richesses de l'Inde.

Meïmendi revint au bout de deux mois, se prosterna treize fois devant Mahmoud sans oser proférer une parole. Le Sultan comprit ce silence, „ sans doute (lui dit-il) tu n'as rien „ que de sinistre à m'annocer „. Le Vizir répondit: „ Seigneur, le Ciel a „ frappé d'aveuglement le Calife de „ Bagdad. Cet insensé refuse l'allian- „ ce du fils de Sebetheghin. Il dit que „ Caïm hait les femmes, & qu'il a ju- „ ré de ne se marier que lorsqu'Ab- „ dul lui en aura donné l'exemple „.

Et quel est cet Abdul? (demanda le Sultan) „ c'est, reprit le Vizir, un „ vil réfugié de Gazna, qu'on lui a



„ donné pour instituteur,,. Le conquérant des Indes sortit indigné de la salle du Divan, s'enferma pendant trois jours, & le quatrième on fit des préparatifs de guerre; mais pour cette fois ils se trouverent inutiles. Un jour Abdul rêvant profondément à l'amertume dont ses premiers plaisirs avoient été suivis, vit entrer une femme voilée, qui vint se jeter à ses genoux: Sage & „ savant Hermite (lui dit-elle) tu vois ici la plus malheureuse des femmes. J'avois un amant, je l'ai trahi. Il m'avoit sacrifié sa fortune. Il avoit exposé ses jours pour sauver les miens, & j'ai causé sa mort. Sans doute il n'est plus; mais mes remords l'ont vengé. Ils me poursuivent sans cesse. Si tu fais quelque moyen pour m'en délivrer, apprends-le-moi; sinon laisse-moi mourir à tes pieds „.



L'inconnue laissa tomber son voile: Abdul reconnut Zeila. „ O Zeila! (s'écria-t-il) Zeila! tu m'es enfin rendue! je fais bien que ton ame n'est pas faite pour la mienne; mais mon cœur flétri par la douleur, ne sauroit résister au souvenir du bonheur que tu lui a fais connoître „ .

Azéna étoit venue à Bagdad avec Zeila; cachée derriere un rideau avec Cader & Caïm; elle y attendoit le succès des négociations de son artificieuse compagne. Abdul reçut leurs compliments. Caïm se souvint de sa promesse. Les Peuples de Gazna ne massacrerent point ceux de Bagdad.

Mortel, retiens mes leçons; le bonheur n'est point fait pour toi. Mais si, comme Abdul, tu peux entrevoir son image, empresse-toi de la saisir; car tu marches avec sécurité, & la pierre de ton sépulchre presse la plante de tes pieds.



H A F F E Z. (*)

R E C I T.

*T*ON ame est Semblable à la surface de cette eau, dans le calme le ciel semble s'y peindre; ce n'est plus que de la fange lorsqu'elle est agitée. Hafféz a su renoncer à l'amour. Cette inscription étoit gravée sur un rocher baigné par les ondes du Zendérout. Hafféz lui même habitoit une Caverne peu éloignée. L'entrée n'en étoit gardée que par une simple natte, on lisoit au dessus cette autre inscription: *la porte la mieux fermée est celle que l'on n'est point tenté d'ouvrir;*

(*) Le nom de Hafféz, a dans la langue Persanne la même Signification, que celui de Memnon dans la Grecque.



Hafféz a su renoncer aux richesses.

Les voleurs en effet ne dévoient pas avoir fort envie de forcer cette habitation solitaire, ils n'y eussent trouvé qu'une peau de tigre qui servoit de Lit & un faisceau de dards, sur lesquels étoient écrits ces mots: *une fois lancés ils ne reviennent plus dans la main de l'homme vindicatif; Hafféz a su renoncer à la vengeance.*

Il n'y avoit point de passion dont Hafféz ne se fut ainsi garanti par quelque sage maxime; mais il arriva qu'un soir il vit souléver la natte qui fermoit son abri solitaire: & c'étoit la belle Nourmahal elle même qui venoit l'y trouver.

Le lendemain Hafféz en s'éveillant cherchoit avec inquiétude, dans les environs de sa sauvage demeure; il trouva la belle Nourmahal au milieu d'une troupe de Jeunes Mirzadéhs, plus bril-



lants que l'émail des fleurs où ils s'étoient couchés. „ Rétournéz à Ispahan (leurs disoit-elle) & dites bien „ que rien ne peut résister aux charmes de Nourmahal , & que le farouche Hafféz en est plus fou que „ jamais „. Mais Hafféz l'avoit entendue , les dards chargés de sentences furent lancés sur la troupe brillante ; le Sang se méla aux ondes du zenderout , Hafféz lui même s'y précipita du haut du rocher où il avoit gravé les préceptes de sa sagesse & les passants peuvent y lire encore: *Hafféz a su renoncer à la vengeance, Hafféz a su renoncer à l'amour.*

L E T T R E IX.

Constantinople.

JE reviens dans ce moment chez moi, fort content d'une visite que j'ai fai-



te au principal Teket, des Dervis Mé-
 vlevi. Leur Supérieur m'a reçu dans
 une chambre qui n'étoit séparée que
 par une simple toile de celle de ses
 femmes ; il m'a quitté un instant pour
 passer chez elles, & leur ordonner de
 chanter. „Les voix des femmes, m'a-t-il
 dit en rentrant, réjouissent le cœur,
 & ce monde est un monde de fumée,
 où il ne faut songer qu'à se réjouir,„
 L'heure de la priere étant venue, les
 Dervis se rassemblèrent chez lui, il se
 mit à leur tête & prit le chemin de la
 Mosquée ; l'un des plus jeunes se dé-
 tacha de la troupe & me conduisit à
 une fenêtre, d'où je pus voir leurs dé-
 votions, qui sont aussi gaies que leur
 morale: elles commencent par une mu-
 sique douce, toute en sémi-tons, dont
 la mesure lente & l'harmonie mélan-
 colique semblent plonger les Dervis
 dans de saintes méditations. Ensuite
 la



la musique devient plus vive. Les Dervis se levent tous à la fois, se prosternent devant le Supérieur, & puis tournent sur la pointe du pied droit avec une rapidité extrême, & leur jupon plissé, qui s'étend en cercle autour d'eux, leur donne beaucoup de ressemblance avec des toupies.

J'avois été hier jusqu'à l'extrémité du fauxbourg de Scutari, pour y voir les cérémonies religieuses des Dervis Rufai. Ils ont commencé par se mettre en rond, & chanter à l'oreille les uns des autres; ensuite ils se sont agités en différents sens avec une violence extrême, en répétant ces mots-là: Illah, hou hou. Après quatre heures d'un pareil exercice, ils sembloient être tombés dans une dévance qui ne m'a pas paru entièrement jouée. Les uns se jettoient à terre & frappaient de la tête contre les murs, d'autres écumoient,



prenoient des convulsions, & s'écrioient qu'ils voyoient le Prophete. Enfin, l'on a apporté des crochets de fer rougis sous nos yeux. Les plus fervents se sont jettés dessus, & les ont tenus dans la bouche jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement éteints. La cérémonie a fini par quelques miracles, que le Supérieur a faits en touchant des malades & des estropiés.

On pourroit croire en lisant ceci, que les Rufais ont calqué leur dévotion sur celles des Convulsionnaires de Saint-Médard. Il est certain cependant qu'ils n'en ont jamais eu connoissance. Mais tel est le caractere de la superstition. Si notre œil perd quelquefois sa trace dans les courbes excentriques que l'imagination lui fait décrire, bornée comme l'imagination elle-même, nous la revoyons bientôt rentrer dans les mêmes cercles, & tangente aux mêmes points.



L E T T R E X.

Le 28. à Constantinople.

J'AI employé deux lettres entières à vous parler des amusements des Turcs, parce que j'ai cru qu'un peuple s'y peignoit mieux, que dans toutes les autres circonstances de sa vie privée. Je ne vous ai point parlé de leurs mœurs & de leur caractère national, parce que je remettois ce sujet à des temps où un plus long séjour, m'auroit mis à portée de m'en instruire davantage; mais je pars dès ce soir, & je ne saurois me résoudre à quitter ce pays, sans essayer au moins de vous inspirer quelque intérêt pour le peuple qui l'habite. Les Turcs, jadis féroces & guerriers, paroissent enfin être revenus à cette humeur douce &



tranquille qui distingue les nations de l'Asie. L'esprit de paix qui défend aux Bramine d'attenter à la vie des animaux, semble inspirer également l'habitant du Bosphore. Vous aurez sans doute entendu parler du soin qu'on prend à Constantinople, des chiens & des chats qui peuplent les rues de cette ville. Mais ces animaux ne sont pas les seuls qui aient droit aux libéralités des Turcs. Un nombre infini de tourterelles & de ramiers qui habitent librement tous les toits, vont au-devant des barques chargées de grains, & ont l'air d'y exiger avec hauteur leur droit, fixé généralement à une mesure par sac. Les oiseaux aquatiques, dont le canal est couvert, se détournent à peine quand la rame est prête à les toucher, & leurs nids sont respectés, même des enfants, qui seroient par-tout ailleurs, leurs ennemis naturels. Enfin la



confiance mutuelle rétablie entre l'homme & les animaux , semble ramener quelquefois l'observateur à l'enfance de la nature ; mais ce qui achevera sans doute de vous gagner en faveur des Turcs , c'est leur respect pour les arbres ; les couper est un crime énorme , qui fait murmurer tout le voisinage , aussi n'est-il rien qu'on ne fasse pour l'éviter. Souvent j'ai vu des boutiques bâties autour d'un grand platane , qui sortoit par le toit & le couvroit de son feuillage , ou des murs traversés par des branches , qu'on n'avoit pu se résoudre à retrancher. Les vieux arbres sont la plupart entourés d'une terrasse qui sert à contenir leurs racines. Les jeunes ont des abris de nattes , & cela dans des terrains qui n'appartiennent à personne.

Un autre point sur lequel les Turcs paroissent , au premier coup d'œil , se



rapprocher des autres Nations de l'Orient, est leur goût pour le faste. Les promenades du Grand-Seigneur sur l'eau, sa marche à la Mosquée, le départ de la caravane de la Mecque, sont autant de spectacles pompeux, qu'il suffit de nommer pour réveiller l'idée de la magnificence. Mais il faut considérer que ce faste est plutôt à Constantinople d'étiquette que de goût. Celui qui n'y est pas obligé par sa place, se garde de l'afficher. Le plus riche n'habite qu'une maison dont les dehors annoncent à peine l'aisance, & réserve le luxe pour l'appartement de ses femmes, qui, à leur tour, ne se parent que pour lui. Leur maxime est qu'il faut jouir, & non paroître jouir. De-là cette Philosophie si douce, qu'on ne retrouve que dans les écrits des Orientaux, qui ne s'exprime point par des paradoxes bril-



lants , mais par des apologues d'une vérité frappante , & paroît chercher plutôt à s'épancher qu'à se répandre. La Poésie n'y est employée qu'à ramener sans cesse à la nature , par des objets de comparaison choisis entre les plus belles productions. L'allégorie inventée dans l'Orient pour mettre la pensée à l'abri des premières fureurs du despotisme , y reparoît sans cesse avec la richesse de la plante ressemée sur son sol natal , & la morale se cachant sous ses traits , n'y prêche que le mépris des grandeurs , le bonheur de la vie privée , & sur-tout le repos ; car l'Apôtre du repos est toujours sûr de se faire écouter dans l'Orient ; rien ne le prouve mieux que les environs de Constantinople . Le nom même de promenade y est inconnu , mais on y trouve une foule de reposoirs charmants : ce sont de petites terrasses de



maçonnerie , placées dans quelque site heureux , à l'ombre d'un immense platane ; tout auprès est une fontaine , un âtre à faire le café , & un michrab pour y dire sa priere. Une inscription apprend qu'ils ont été construits aux frais d'un charitable Musulman , qui a voulu que son nom soit béni à l'avenir par ceux qui viendroient s'y reposer. C'est aussi l'à que l'Habitant de Constantinople vient étendre ses tapis & ses sophas , & jouissant en silence des beautés de la Nature qui l'environne , il y passe des journées entières , plongé dans ces douces rêveries , dont le charme ignoré des esprits actifs , est si connu des ames contemplatives.

Le 28. Juin. en Mer.

DEJA je suis à bord de la Sainte-Anne , Corvette Françoisé qui doit me porter à Alexandrie. Votre pensée doit
me



me suivre désormais au travers des sables brûlants de l'Afrique. Il est juste de l'arrêter encore un instant sur les rivages délicieux que je suis peut-être destiné à ne plus revoir. L'espece d'enchantement que j'éprouvai en les voyant pour la première fois, m'avoit empêché de les décrire, & je les quitte sans que le prestige soit entièrement dissipé. Mais tandis que je veux vous les peindre, la vitesse avec laquelle nous nous en éloignons, m'en ôte la possibilité. Déjà je ne vois plus ce bassin superbe, toujours couvert de voiles aussi légères que le vent qui les enfle. Je ne vois plus l'amphithéâtre qui l'entoure, les minarets qui le couronnent, les murs imposants de ce ferrail, qui a vu tomber tant de têtes, & gémir tant de beautés; enfin la vue n'a plus pour se reposer, que de vastes cimetières. Là, entre les ronces



& les cyprès, s'élevënt des milliers de tombeaux qui entourent la Ville, & fervent de cadre au tableau magnifique dont j'ai voulu feulement indiquer quelques traits. Déjà hors de la portée de mes yeux, il se représente encore à mon imagination ; mais lorsqu'il s'agit de décrire, l'imagination est pour les voyageurs un guide trop dangereux, & la raison m'avertit de finir. Adieu, le vent est favorable, & nous espérons nous rendre dans peu aux Dardanelles, où j'aurai soin de faire remettre cette Lettre.

L E T T R E X I.

Le 30, aux Dardanelles.

NOTRE navigation sur la Mer-Blanche a été lente, mais agréable. Nous jouissons toujours de la vue des Isles



de Marmara , & des côtes de l'Europe & de l'Asie, qui , quoique moins pittoresques que vers le canal , ont un genre de beauté plus simple, mais qui plairoit davantage à beaucoup de monde. Nous venons de jeter l'ancre auprès d'un joli village ; il ne consiste qu'en une Mosquée , un café & quelques maisons de campagne , bâtis de la manière du monde la plus agréable . Malheureusement nous devons nous contenter de la vue de ce pays ; car la peste qui commençoit déjà à se déclarer à Constantinople, lorsque nous en sommes partis , fait ici des ravages affreux , ainsi que dans tout l'Archipel. Nous avons pris la résolution de ne point communiquer avec les Habitants ; mais nous ne sommes pas encore tout-à-fait hors de danger , car les Douaniers Turcs veulent absolument venir demain à bord , & ne peu-



vent pas comprendre que la peste soit
une raison de se garder.

Le 2. Juillet, aux Dardanelles.

..... Juvat ire,
Et Dorica Castra videre littusque relictum.
Hic Dolopum manus hic sævus tendebat
Achilles.

JE viens de les voir ces lieux où
camptoit la troupe des Dolopes, & cel-
le du cruel Achille, ainsi que le vil-
lage où jadis étoit Troye. On dit que
les payfans Grecs, qui l'habitent, fa-
vent tous qu'il y a eu là une grande
Ville détruite pour l'amour d'une fem-
me, mais c'est ce que je ne saurois
vous assurer; car tout ce que je vous
dis là, je ne l'ai vu que de mon vais-
seau. Nous avons passé toute la mati-
née à louvoyer dans le canal de Té-
nédos, où nous avons trouvé, non les



flottes de Ménélas & d'Agamemnon, mais une Escadre Espagnole, qui alloit porter à Constantinople les présents destinés au Grand Seigneur. Voilà, comme vous voyez, une journée commencée d'une manière brillante; elle n'a pas fini de même. Nous avons été accueillis sur le soir par une bourrasque, qui nous a obligé de rentrer dans le canal, avec nos voiles déchirées & nos agrêts en assez mauvais état.

Le 3. en Mer.

Après avoir passé la matinée à remédier aux dommages de la veille, nous avons mis à la voile vers les onze heures, & profitant d'un vent frais de Nord-est, nous nous sommes trouvés, à l'entrée de la nuit, hors du canal qui sépare l'Isle de Lesbos d'avec les côtes de l'Asie mineure. Me pro-



menant sur le gaillard avec le Capitaine , nous entendîmes une voix que nous jugeâmes d'abord venir de quelque bateau que l'obscurité nous empêchoit d'appercevoir. Mais la voix s'affoiblissant peu-à-peu, & semblant demander du secours; on jugea que c'étoit un homme qui se noyoit. Le Capitaine fit aussitôt virer de bord, & mettre le canot à la mer. On trouva effectivement un Turc qui se tenoit à trois planches qu'il avoit liées avec son turban. On l'a mis auprès du feu, & l'on a cherché à savoir les détails de son aventure; mais la joie qu'il avoit de se voir hors de danger, lui ôtoit presque l'usage de la raison, & ses discours n'avoient aucune suite. Bientôt après il s'est endormi d'un profond sommeil, provenant sans doute de l'épuisement de ses forces; s'il se trouve demain en état de contenter notre cu-



riofité, je ne manquerai pas de vous faire part de fon récit; mais ce que je ne faurois vous faire partager, c'est le plaisir que cette aventure m'a fait, car il faut l'avoir éprouvé, pour pouvoir le comprendre.

Le 4. à Cazdaly.

NOTRE Turc s'est éveillé ce matin assez bien portant. Les premières paroles qu'il a proférées, ont été des transports de reconnoissance envers notre Capitaine, dont il vouloit, disoit-il, se faire l'esclave, pour s'acquitter envers lui. Cet homme s'appelle Ahmed, il est au service de l'Aga d'une petite ville de la côte, appelée Bayram-Calasi. Il s'étoit mis le matin sur une barque du pays, pour traverser le Golfe de Cazdaly: la barque avoit été renversée par un coup de vent, & de huit hom-



mes qui s'y trouvoient, les uns s'étoient d'abord noyés, d'autres avoient saisi des planches, mais Ahmied ne savoit pas ce qu'ils étoient devenus. Quant à lui, il avoit eu l'adresse de lier trois planches avec son turban, & de se débarrasser du reste de ses vêtements, & cela tout en nageant. Un Grec qui avoit une bourse pleine d'or pendue à son cou, la lui avoit offerte pour une de ses planches, qu'il avoit refusée. Sur le midi, deux barques de Grecs avoient passé assez près de lui sans vouloir le secourir. Pendant toute la journée, beaucoup de marsouins avoient joué autour de lui, & lui avoient fait grande peur, mais point de mal. Enfin lorsque nous l'avons rencontré, il étoit dans l'eau depuis plus de quatorze heures. Le froid l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit plus la force de tenir ses planches, & il nous a assuré



assuré qu'un quart-d'heure plus tard, il auroit infailliblement péri. Ainsi vous jugez aisément combien nous devons nous féliciter de nous être trouvés là si à propos.

Le Golfe de Cazdaly est une très-belle plage, située au pied du Mont Ida. Nous devons y charger des bois de charpente pour Alexandrie; car ce pays est, comme autrefois, fameux par ses forêts. Les Marchands qui en avoient à vendre, sont venus en barque au-devant de nous, pour obtenir la préférence. Quelques-uns étoient de la connoissance de notre Ahmed, & leurs bénédictions nous ont accompagnés jusqu'au port.

Autre événement. Un brigantin de fort mauvaise mine, vient de mouiller dans une calangue assez proche de nous. Comme l'Archipel est à présent plein de forbans, nous pensons que ce pour-

L



roit en être un , & nous comptons
passer la nuit sous les armes .

Le 5. à Cazdaly.

Nous avons été reconnoître ce matin
l'armement qui nous avoit donné l'a-
larne hier au soir. Il s'est trouvé que
ce n'est qu'un François chargé d'escla-
ves pour Constantinople , dont le bâ-
timent construit pendant la guerre ,
par des corsaires Mahonnois , nous pa-
roissoit suspect à très-juste titre. Adieu,
je ferme ma lettre; mais elle doit être
remise à un messager Turc, payé d'a-
vance , & je crains qu'elle ne vous par-
vienne pas.

L E T T R E XII.

Le 18. à Cazdaly.

JE vous ai dit que l'endroit où nous
sommes depuis quinze jours , est une



belle plage, située au pied du Mont Ida, dont les forêts s'étendent jusqu'à la mer. Au milieu de cette contrée sauvage sont quelques jardins, dont la culture est assez soignée pour le pays. C'est dans l'un d'eux que j'avois établi ma demeure : un berceau de treille adossé contre une cabane, forme tout mon appartement. A quelque distance est une petite riviere, sur la quelle on a jetté des planches & bâti un café, où l'air est toujours rafraîchi par l'eau, qui coule sous le plancher, & par l'ombre d'un grand platane, dont le feuillage sert de toit. C'est-là que se tiennent une fois la semaine des marchés, où se rassemblent tous les Habitants des environs ; de l'autre côté de la riviere sont deux autres platanes, dont l'un sert d'abri aux voyageurs, l'autre aux chameaux ; ils sont assez grands pour couvrir toute une ca-



ravanne. Les Habitants nous en avoient d'abord imposé par leur air fier & les armes dont ils sont couverts; mais nous avons bientôt reconnu que c'étoit le peuple le plus doux de la Turquie. J'ai profité de cette découverte pour me perdre à plaisir dans les vallons & les forêts de l'Ida; les beautés de la Nature, quoique répandues avec profusion, n'étoient pas les seuls charmes qui m'y retenoient. J'y voyois les champs où l'heureux Pâris avoit gardé ses troupeaux; les cedres qu'Hector balançoit dans ses mains; le laurier qui a conservé ici le nom de Daphné, & toutes ces choses faisoient revivre en moi l'idée de l'antiquité, mieux que n'eussent fait des marbres & des colonnes. Enfin c'est aujourd'hui que nous quittons ce séjour, mais ce ne sera pas sans regrets, au moins de ma part, car j'y étois heureux, de ce bonheur



tranquille qu'on goûte à se rapprocher de la Nature. On n'attend plus pour mettre à la voile, qu'un Cadi des environs qui va à la Mecque, & doit s'embarquer avec nous.

Le 20. en Mer.

Nous avons passé cette nuit entre les Isles Mosconis & l'Isle de Lesbos, fameuses pour avoir donné naissance à Sapho, & à ce genre d'amour que les Dames Turques ont depuis renouvelé des Grecques. Vers le midi, nous avons passé entre Chio & le port de Cizmé, si fatal à la marine Ottomane. Nous y avons trouvé l'Escadre du Capitan Pacha, à qui cette vue ne devoit pas donner des souvenirs bien agréables.

Le 20. en Mer.

Si vous voulez me suivre sur les côtes de l'Archipel, il vous faudra d'abord



passer entre Samo & Nicari, ensuite entre Nacri & Gatonissi, enfin dans l'Isle de Cos, où nous arriverons dans un moment. Il n'est pas sûr que nous y descendions, car peut-être la peste y regne, comme dans les autres Isles. Mais cette lettre sera toujours remise au Consul de France, & j'espere qu'elle vous parviendra.

L E T T R E X I I I .

Le 16. Aout, à Alexandrie.

LA peste étoit très forte dans l'Isle de Cos, presque toute la maison du Consul en étoit morte: ainsi vous jugez bien que nous nous sommes gardé d'aller à terre, & que nous avons continué notre route. Le lendemain 21. Juillet, nous avons rangé de très-près la ville de Rhodes: j'y ai ressenti le pre-



mier accès d'une fièvre, qui m'a rendu si foible, que vingt-quatre heures après je ne pouvois plus quitter mon lit; bientôt le Chevalier Kownacki s'est trouvé atteint de la même maladie; ensuite tous mes domestiques & un Missionnaire qui s'étoit joint à nous, se sont trouvés dans le même état. J'ignore absolument tout ce qui s'est passé pendant mon voyage de Rhodes à Alexandrie. Arrivé devant cette ville, je n'avois pas la force de monter sur le gaillard, & je me suis traîné à la proue; mais au lieu de voir le port, ma foiblesse ne m'a laissé appercevoir qu'un nuage blanc, & j'ai regagné mon lit, avec assez de peine. J'ai quitté le vaisseau au bruit du canon qu'on tiroit pour me faire honneur, & qui m'a rompu la tête au point de me faire évanouir. Venu dans la maison du Consul, j'ai appris que ces environs délicieux



du Mont Ida, dont je vous ai dit tant de bien, sont situés sous le climat le plus perfide. J'y avois passé quinze nuits en plein air, c'est plus qu'il n'en faut pour y prendre toutes les fièvres du monde. Mais ce n'est pas absolument ma faute, car je n'étois pas averti; nous avons heureusement trouvé ici tous les secours imaginables, un fort bon Médecin, & dans la maison du Consul, autant de soins que j'aurois pu en trouver chez vous. Aussi je n'ai pas tardé à me rétablir. K*** m'a suivi de près; mais mes gens ont eu des rechûtes, & aucun n'est en état de me suivre au Caire. Je me prépare actuellement à ce voyage, que je dois faire dans cinq ou six jours. Déjà vous ne me reconnoîtriez plus. Je porte un grand turban à la Druse; j'ai la tête rasée, & des habits à l'Egyptienne, qui sont un peu différents de ceux de la Turquie. Je ne
vous



vous parle ni de la colonne de Pompée, ni de l'aiguille de Cléopâtre, ni des catacombes, ni de toutes les autres antiquités d'Alexandrie, dont tous les voyageurs ont déjà tant parlé.

L E T T R E X I V .

Le 17. Août, à Rosete.

JE vous ai écrit hier que je devois partir pour le Caire dans cinq ou six jours. C'étoit en effet mon projet; mais il s'est trouvé que le Reis de la Gerne que j'avois arrêté, étoit de Rosete, & qu'il vouloit passer chez lui les fêtes du Bairam; ainsi j'ai été obligé de partir ce matin. Nous avons fait huit lieues le long d'une côte aride, ensuite nous sommes entrés dans le Boghaz, à l'embouchure du Nil. Ce passage est dangereux, à cause d'un banc



de sable qui se trouve à l'entrée. Un Pilote côtier s'y tient ordinairement, & fait des signaux, d'après lesquels les bâtimens gouvernent. Toutes ces précautions ne nous ont pas empêché de toucher. Mais les eaux du Nil étant déjà assez hautes, nous eurent bientôt remis à flots.

Le pays depuis le Boghaz jusqu'à Rosete, est d'une beauté admirable. De plus, il est placé à côté d'un désert de sable, & le passage de l'un à l'autre est si rapide, qu'il semble tenir du prestige. Rosete est mieux bâtie qu'Alexandrie; elle paroît aussi plus opulente, & à proportion plus peuplée, quoique la peste lui ait enlevé ce printemps plus d'un tiers de ses habitants. On m'a mené ce soir dans le jardin d'un nommé Abou Hassan, qui passe pour le plus beau de la ville. C'est une forêt de cocotiers, de bananiers, de



cachemantiers, de jasmins d'Arabie, & d'une foule d'arbres & d'arbustes inconnus en Europe; elle est traversée de sentiers bordés de ruisseaux, où l'on croiroit voir l'intention de nos promenades sauvages. Mais ces gens-ci ne plantent que pour avoir de l'ombre, des fruits & des fleurs; & sans doute ils feroient moins bien, s'ils avoient d'autres prétentions.

Le 20. sur le Nil.

Nous nous sommes embarqués ce soir pour le Caire. Jamais navigation ne m'a paru plus agréable. Les eaux du Nil qui s'élevent déjà au niveau des côtes, nous laissent voir la campagne à de très-grandes distances. Ce sont par-tout des forêts de palmiers & de sycomores, des champs couverts de rizières, dont le vert doré ne ressemble



à rien de ce que l'on voit chez nous, & un nombre prodigieux de villages, qui étonneroit, si l'on ne favoit pas que toute la population de l'Égypte est rassemblée sur les bords de ce fleuve bienfaisant. Le jour commence à baisser; on range les armes, & on se prépare à faire sérieusement la garde, car il y a autant de corsaires sur le Nil, que sur quelque mer que ce soit.

Le 22. à Boulak.

DEPUIS deux jours, la fièvre m'a repris d'une manière assez violente, & a beaucoup ôté à l'agrément de mon voyage. Nous sommes arrivés fort tard à Boulak, petite ville qui sert de port à la capitale de l'Égypte, & qui est même regardée comme un de ses faubourgs. Je dois y passer la nuit, chez un Négociant Vénitien, à qui je



suis recommandé. La première chose qui m'a frappé en entrant chez lui, a été de voir un salon de compagnie, sans toit & sans plafond; mais cette partie de la maison est inutile dans un pays où il pleut à peine une fois tous les deux ans, & cela très foiblement.

Le 23. au Caire.

NOTRE entrée au Caire ne m'a point offert de tableaux agréables. Depuis près d'un mois, la famine désole cette ville immense. Cet affreux fleau que je connoissois à peine par les descriptions des Historiens, je l'ai vu ici dans toute son horreur. Il a été principalement occasionné par l'avarice des Beys qui ont fait exporter les grains dans le moment où il y en avoit le moins. Cette mauvaise opération avoit fait tout de suite monter le bled jusqu'à dix fois sa valeur ordinaire. Lors-



que le peuple le fut, il se rassembla dans les Mosquées, maudit ses Maîtres, & demanda au Ciel de lui envoyer la peste, pour finir à la fois tous les maux. C'est à cela que s'est borné toute son énergie. A présent les rues sont jonchées de vieillards, de femmes & d'enfants nuds exténués par la faim & défigurés par une maigreur effrayante. Il est inutile de vouloir donner l'aumône, car elle ne manque guères d'occasionner des querelles, & le plus fort l'a bientôt enlevée à celui qui en auroit le plus de besoin, & que sa faiblesse empêche déjà de se défendre. Malgré tout cela, les riches sont bonne chere; mais il n'est pas permis à tout le monde de la goûter dans de pareilles circonstances.

Mes fenêtres donnent sur le Kalisch, qui est la rue du Caire la plus fréquentée dans cette saison-ci; elle l'est sur-



tout beaucoup par les Spectacles ambulants de toute espee, pour lesquels cette ville est fameuse. J'y ai déjà remarqué des gens qui faisoient danser une espee de babouin à longue queue, que je ne crois pas avoir été connu de M. de Buffon; d'autres qui se battoient avec des couleuvres de plus de dix pieds de longueur; d'autres qui sautoient à travers des cerceaux très-étroits & garnis de poignards. Mais le Spectacle qui a le plus de réputation au Caire, est ce-lui des Raghouaz ou Danseuses, qui sont la plupart assez jolies, contre l'ordinaire des femmes de l'Egypte. Elles ont le visage découvert, les cheveux flottants, sont décolletées jusqu'à la ceinture, & leurs danses approchent encore plus de la vérité que celles de la Turquie. A côté de ces Prêtresses de la volupté, une femme me monroit son enfant qui ve-



noit d'expirer faute de nourriture ; d'autres affamés qui n'avoient plus la force de se soutenir, s'appuyoient contre les murailles, pour pouvoir arriver jusques sous mes fenêtres ; quelques-uns tomboient en chemin. J'ai jetté de l'argent dans la rue ; mais cette générosité a fait un mauvas effet ; car tous les mendiants du quartier se sont mis à assiéger la maison, & ils y sont encore à pousser des cris affreux.

La rue dont je vous parle sera demain métamorphosée en canal & remplie par les eaux du Nil, que l'on y introduit en grande pompe. Le but de cette cérémonie est d'avertir le Peuple, que le Nil a pris son accroissement ordinaire. On dit qu'elle est fort rurieuse ; si cela est, je ne manquerai pas de vous en rendre compte lorsque je l'aurai vue.

LET.



L E T T R E X V .

Le 24, au Caire.

LA fête a été très-brillante; les rues, les fenêtres & les toits étoient remplis de monde. L'eau ayant tardé à venir, on a remarqué un peu d'inquiétude, mais son abondance a bientôt rassuré tout le monde: & ce malheureux peuple a poussé des cris de joie, sans songer que la faim en feroit périr une partie avant qu'il pût voir cette récolte dont il se promettoit tant de bien. Rien n'égale le respect superstitieux des Habitants de l'Égypte pour le fleuve qui les nourrit. Quelques-uns se faisoient un plaisir de traverser dans tous les sens cette eau bourbeuse. Les meres y faisoient plonger leurs enfants qui en sortoient noirs comme des crapauds.

N



Enfin la foule ne s'est dissipée que lorsque l'eau est devenue assez haute pour l'obliger à se retirer. Depuis ce temps, le Kalifsch a été couvert de barques élégantes, dont les rameurs accompagnent leur travail d'un chant peu varié, mais harmonieux, & qui n'a rien des cris aigus & dissonants de la musique Turque. Le Pacha & les principaux Beys assistent à l'ouverture du Kalifsch, & témoignent par écrit que l'eau y est entrée: sans cela, le Grand-Seigneur ne pourroit exiger aucun tribut de l'Egypte. Mais tout cela n'est que cérémonie, car les Beys gardent également pour eux tous les revenus de ce pays, & n'envoient absolument rien à Constantinople.



L E T T R E X V I .

Le 6. Septembre, au Caire.

C'EST encore à vous parler d'une cérémonie, que cette Lettre est consacrée. La caravane de la Mecque est sortie ce matin accompagnée des Ogiaks, des Beys, de tous les corps de Milice & de toutes les Sectes tolérées au Caire. L'ordre de cette marche a été réglé par Sélim II, lors de la conquête de l'Egypte, & l'on y conserve les costumes de son siècle: ce sont des cottes de mailles couvertes de peaux de tigres; des chals qui enveloppent la tête & le visage, & flottent au gré du vent; des boucliers, des carquois enrichis de pierreries, des fleches dorées & des lances ployantes, en usage chez les anciens Arabes. Parmi

N 2



les Sectes les plus remarquables, étoit celle des Mahvis, connus jadis sous le nom d'Ophiophages, ou mangeurs de serpents. Ils tenoient dans chacune de leurs mains une poignée de ces animaux, & les dévoroient avec des grimaces très-propres à leur attirer l'attention & le respect du Peuple; mais le principal objet de la dévotion publique, étoit le chameau chargé du mahmal, espece de pavillon richement brodé, dans le quel il est censé porter à la Mecque les prieres de tous les bons Musulmans. Ce chameau étoit immédiatement suivi de l'étendard de Mahomet, qui fermoit majestueusement la marche. Quant à nous, notre plus grand plaisir a été d'avoir tout vu sans accident, car malgré le soin que nous avons de nous tenir cachés derrière des especes d'auvents, nos turbans à la Druse & notre air étranger



nous avoient attiré l'attention de quelques jeunes Mamelucs , qui , d'un toit voisin , nous lançoient des oranges vertes & des pierres avec une roideur qui faisoit honneur à leur adresse dans cet exercice. Les Zerchlis se font aussi amusés à diriger quelques fleches contre nos fenêtrés ; mais aucune ne nous est parvenue , & nous avons regagné heureusement notre logis .

L E T T R E X V I I .

Le 9.

LES deux Beys regnants , Ibrahim & Mourad , ont été accompagner la caravanne jusqu'à sa seconde station , c'est-à-dire , à trois lieues de la Ville . On dit que la piété n'est que le prétexte de cette démarche , qui cache un com-



mencement de guerre entre ces deux Souverains. On assure qu'ils ont caché la plus grande partie de leurs trésors dans les selles de leurs dromadaires, & que les gens de leur fuite ont des cottes de mailles sous leurs habits. Ces nouvelles ont donné beaucoup d'inquiétude aux Négociants Francs, qui ne fauroient qu'y perdre, quelle que soit la fin de ces querelles, vu qu'ils ont de grands crédits chez des gens de l'un & de l'autre parti. Celui chez qui je loge, a la plus grande partie de sa fortune entre les mains de Mourad; ainsi vous jugez bien que tous nos vœux sont pour lui.

Le 12.

LA guerre a enfin éclaté entre les Beys. Ibrahim voyant que son parti étoit le plus foible, & qu'il diminuoit tous les jours, a fait proposer à Mou-



rad, de remettre la décision de leur fort au hasard d'une bataille générale. Celui-ci, quoique reconnu pour très-brave, a refusé le combat, & est allé se placer à Athalnabie, à une lieue du Caire. Ibrahim est rentré en Ville, & s'est emparé des portes du château, où il doit être joint par ceux de son parti. On craint que la bataille ne se donne dans la Ville même, & que le Peuple, pressé par la famine, ne profite de ce désordre pour se porter à quelque sédition. Les Francs croient déjà voir piller leurs magasins, & la tête tourne à tout le monde.

Le 13. au Caire.

Nous avons appris ce matin qu'Ibrahim n'ayant pu rassembler que six ou sept cents hommes, auxquels il peut se fier, a pris le parti de s'enfuir



à travers les déserts du Scharb, pour se retirer dans la haute Egypte; Mourad est rentré en Ville, & s'est fait proclamer Cheik-Albeld, c'est-à-dire, Souverain de tout le pays. Notre maison en a fait des feux de joie. Telle a été la fin d'une révolution, à laquelle nous avons pris beaucoup d'intérêt. Je profiterai de la tranquillité dont le pays va jouir, pour aller voir les pyramides, & je ne manquerai pas de vous faire part de ce que j'aurai vu, & de la maniere dont j'aurai vu.

L E T T R E XVIII.

Le 26. au Caire.

J'AVOIS apperçu pour la premiere fois les pyramides, lorsque remontant de Rosete au Caire, j'eus atteint la pointe du Delta. J'en étois à dix lieues,
&



& elles m'avoient paru comme des montagnes, dont la couleur bleuâtre annonçoit une grande élévation. Je les avois perdues de vue en me rapprochant du Caire, & je ne les retrouvai plus que vers Gizeh. La distance de ce village aux pyramides est de trois lieues, & paroît à peine de six cents pas. Je distinguois parfaitement leurs différentes assises, & jusqu'aux séparations des pierres, qui ne me paroissoient alors que de la grandeur de nos briques, & mes yeux mesurant la hauteur de ces monuments sur cette fausse échelle, n'y trouverent plus rien de merveilleux. La même chose m'étoit arrivée à Saint-Pierre de Rome, & doit arriver nécessairement à la vue de tout édifice, lorsque la parfaite proportion de ses parties ne laisse pas d'objet de comparaison qui puisse faire juger de la grandeur de leur ensemble. Pour juger



donc de celle des pyramides, il faut aller jusqu'à leur base ; alors le sommet disparoît peu-à-peu, & l'on ne voit plus que l'entassement des blocs énormes dont on avoit d'abord si mal jugé. Alors si l'on veut porter la clarté du calcul sur le témoignage rectifié de ses sens, on trouve que le nombre de ces blocs se monte à plus de trois cents trente-quatre mille trois cents soixante sept, qui font une solidité de soixante-deux millions trois cents neuf mille six cents pieds cubes.

Alors que l'on s'éloigne autant que l'on voudra, l'imagination fatiguée de calcul, ne garde plus que l'idée de l'immensité & la conserve toujours.

Les Arabes qui savent que les voyageurs sont curieux de graver leurs noms à l'entrée de la pyramide, font venus m'apporter un ciseau ; je m'en suis servi pour y faire placer ce vers du Poëme des Jardins :



Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Et quels monuments ont mieux mérité une pareille inscription? Trente siècles en ont à peine ébréché quelques failles. Les tremblements de terre n'en ont pas déjoint une assise. L'angle de leur inclinaison fait servir à leur stabilité cette même force de gravité qui détruit tous les monuments des hommes. Les efforts réunis de toute la population actuelle de l'Égypte, ne suffiroient plus pour les égaliser au sol qui les supporte; & qui fait si la Nature elle-même, jalouse de voir les ouvrages de l'Art atteindre à la durée des siens, auroit des moyens pour les anéantir? Telle est l'impression que m'a faite la vue des pyramides: vous trouverez peut-être qu'elle tient de l'enthousiasme, & j'en conviendrai sans peine; mais quelle est l'ame assez inaccessible à l'admiration, pour pouvoir toujours



se défendre de ce sentiment exalté ? & peut-il jamais être plus excusable ? Je sens cependant que la plume du voyageur, descriptive comme son crayon, ne doit point aller au-delà de ce qu'il voit, & je m'empresse de faire reprendre à la mienne le caractère qui lui convient.

La grande pyramide étoit entourée de plusieurs petites, dont les bases subsistent encore. On y reconnoît aisément la situation de celle qu'Hérodote dit avoir été bâtie par la fille de Chéops, aux frais de ses amants, qui payoient chacune de ses faveurs d'un bloc de pierre d'Ethiopie. Cette pyramide n'avoit, selon notre Auteur, qu'un phletre de base, c'est-à-dire, soixante-sept pieds & demi; elle étoit donc beaucoup plus petite que celle dont nous venons de parler; mais je me suis convaincu que c'étoit parce que les



pierres en étoient moindres, & non pas parce qu'il y en avoit moins. Cependant en ne prenant que la moitié du nombre marqué ci-dessus, nous aurons cent soixante-sept mille trois cents quatre-vingt-trois saveurs & demie, somme qui, pour une jeune Princesse, paroitra toujours assez considérable.

A trois cents pas des pyramides se voit la statue colossale du sphinx, ou plutôt la tête de cette statue, car tout le reste est enseveli sous le sable. Cette tête est si grosse, que toute ma petite caravane s'étoit mise à l'abri sous son menton, & s'y trouvoit fort à l'aise.

J'aurois beaucoup désiré pouvoir monter au sommet de la plus haute des pyramides, d'où j'aurois vu toute l'Égypte étendue à mes pieds comme sur une Carte géographique. La chose n'est pas fort difficile; mais mes forces ne m'ont pas permis de l'en-



treprendre. J'ai eu même assez de peine à en parcourir l'intérieur, pour parvenir jusqu'au tombeau du Pharaon; j'ai passé sept à huit heures à dessiner ces monuments de la grandeur des Egyptiens. Je comptois y revenir encore, mais je me suis apperçu en retournant à Gizeh, que j'avois gagné un coup de soleil qui m'avoit brûlé la moitié du visage & fort enflammé le sang. Le lendemain j'ai repris la fièvre, & suis retourné au Caire. Si les amers font leur effet ordinaire, je ferai dans trois ou quatre jours en état de faire le voyage d'Alexandrie, sauf à reprendre la fièvre à la première occasion. Adieu: chaque pas que je ferai désormais, fera pour me rapprocher de vous.



L E T T R E X I X .

Le 8. Octobre, à Alexandrie.

Nous sommes partis de Boulak le premier Octobre; la nuit suivante nous avons été côtoyés par des pirates, mais comme ils étoient plus mal armés que nous, ils n'ont pas jugé à propos de nous attaquer. Nous sommes arrivés le même jour à Rosete. Le lendemain, les Arabes ont fait une incursion dans les fauxbourgs de cette Ville. Le Chevalier Kownacki qui s'y promenoit alors, a manqué de tomber entre leurs mains.

Alexandrie, où nous sommes depuis deux jours, vient d'échapper à un fléau non moins fâcheux que la famine. On a manqué d'y mourir de soif, & voici comment. Cette ville est située au milieu d'un désert de sable,



& à plus de dix lieues du Nil & de toute espece d'eau douce, Alexandre qui vouloit placer dans cet endroit le siege de son empire, avoit paré à cet inconvénient, en faisant creuser un canal qui y conduisoit les eaux du Nil, & servoit en même-temps au transport des marchandises. Ce canal, comblé peu-à-peu par la négligence des gens du pays, ne se remplit plus que pendant le plus grand accroissement du fleuve. Alors tout le monde est très-empressé à creuser des canaux pour fertiliser son terrain; & comme il faut en donner à tout le monde, on ne peut laisser entrer l'eau dans le canal d'Alexandrie que pendant huit jours, ce qui suffit à peine pour remplir leurs citernes; encore faut-il y envoyer des soldats; sans quoi les Arabes, dont les terres restent infertiles faute d'être arrosées, ne manqueroient pas de l'enlever.



lever. Cette fois-ci, le Kiachef préposé à cet ouvrage, étoit un homme très-attaché à Ibrahim-Bey, qui ayant appris la disgrâce de son maître, courut aussitôt le rejoindre dans la haute Egypte, & laissa le canal à la merci des Arabes. Ceux-ci se dépêchèrent d'y faire des saignées; & les malheureux Alexandrins, après avoir vu couler l'eau dans leurs citernes pendant trois ou quatre heures, la voyant manquer tout d'un coup, tomberent dans un désespoir affreux. Les étrangers vouloient se retirer à Rosete, le Peuple se lamentoit, & il s'étoit élevé une espece de guerre civile entre les principaux de la Ville, parce que les uns vouloient qu'on attaquât les Arabes, & les autres, qu'on leur envoyât des présents. Heureusement pour eux, Mourad-Bey apprit la chose à temps, & fit remplir le canal une seconde fois, autant



du moins que le permettoit la baisse du Nil. Enfin lorsque nous sommes arrivés à Alexandrie, les habitants étoient un peu remis de leur frayeur; & quoiqu'ils s'attendissent à n'avoir que de la mauvaise eau, & en petite quantité, ils ne craignoient plus de mourir de soif.

L E T T R E X X .

Le 8. Novembre, en Mer.

JE me suis embarqué le 13 d'Octobre sur le senaut Vénitien l'*Innocent*, faisant voile pour Venise. Le lendemain, nous avons mis à la voile; le 22, nous avons découvert les côtes de Candie; le 29, au coucher du soleil, deux bâtimens, qui avoient fait notre route pendant toute la journée, mirent tout d'un coup le Cap sur nous, &



semblerent vouloir nous prendre entre eux ; cette manœuvre nous parut suspecte, avec d'autant plus de raison, que les Vénitiens sont actuellement en guerre avec la Régence de Tunis. Nos gens ne douterent point que ces deux bâtimens ne fussent de cette Nation. Ils songeoient à se défendre, sans compter beaucoup sur cette défense, vu l'inégalité de leurs forces. Quant à moi, je ne pensois plus qu'à revoir mes anciens amis de Tunis, & l'esclavage dans ce pays-là ne m'effrayoit pas beaucoup ; mais le lendemain nous n'avons point revu nos vaisseaux, soit qu'ils nous eussent perdus pendant la nuit, ou ce qui est encore plus probable, que ce ne fussent que des bâtimens marchands, & que le but de leur manœuvre n'eût été que de relever la terre, & prendre un nouveau point de partance. Le reste de



notre voyage ne nous a point offert d'événement intéressant. Nous avons traversé le Golfe en trois jours; nous en avons passé trois autres sur les côtes d'Istrie. Enfin nous sommes devant Venise, La marée va nous faire entrer dans son port: j'y trouverai vos lettres, & c'est là sans doute le plus grand plaisir qui m'y attende.

F. J. N.

P. S. Qu'il me soit permis de consacrer ici quelques lignes à la reconnaissance, en y plaçant les noms de ceux qui dans ce voyage m'ont accueilli avec l'hospitalité naturelle aux Pays qu'ils habitent, & à la politesse de celui où ils sont nés:

M. DU ROCHER, Consul-Général de France, à Tunis;



M. MURE, Consul-Général de France,
à Alexandrie ;

M. MANGALON, Négociant Français,
au Caire.

Un autre nom mérite l'hommage des Voyageurs & de ceux qui se plaisent à leurs relations, c'est le nom de VOLNEY. Un amour extrême de la vérité joint au plus rare talent pour l'observation, le mettent hors de la ligne des Ecrivains du même genre, comme au-dessus de tous les éloges.

Depuis que j'ai écrit ceci, M. de Volney a fait un livre plein de conjectures que l'événement semble n'avoir pas justifié. Cependant je prie les Lecteurs qui se seront hâtés de le juger, d'observer que l'homme de lettres, qui du fond de son cabinet ha-



farde des idées politiques, calcule les forces des souverains, dit ce qu'ils peuvent, & ignore ce qu'ils veulent & plus encore ce qu'ils voudront dans la suite: mais je puis certifier, que M. de Volney étoit dans ses idées sur la Turquie d'accord avec ceux qui connoissent le mieux cet empire.



VOYAGE

EN HOLLANDE

Fait pendant la révolution de

1787.

LETTRE I.

Le 10. Septembre, à Anvers.

MON dessein comme vous le savez étoit de passer en Angleterre : mais j'ai cru la guerre civile un spectacle digne d'arreter un voyageur, & je prens le chemin de la Hollande. Ainsi fidèle au plan de n'en point avoir, je veux encore quelques années courir les théâtres des événemens, & me tenir aussi près de la scène que le peut faire un spectateur.



Le 11. à bord de la Barque de Poste.

Nous avons mis à la voile vers les six heures du soir, & dépassé de jour, les forts St. Philippe & St. Marie, anciennes limites des Etats de l'empereur. Nous venons de mouiller devant le fort de Lillo, qui lui a été cédé avec celui de Liefkenkoek, par un traité dont les articles n'ont jamais été bien connus du public. La vue des côtes de la Flandre est partout fort agréable. La chambre de notre bâtiment est propre & commode, & je ne me sens nulle impatience de la quitter.

Le 12. à bord.

Je suis descendu ce matin au fort de Lillo, qui est vraiment une forteresse microscopique, mais très élégante dans sa petite taille; car l'intérieur n'en est point une caserne & des magasins
comme



comme font la plupart des forts ,
mais on y voit des rues qui ont au plus
cent pas de long. La place en a quin-
ze dans tous les sens, & les maisons
font petites à proportion. Le tout a
l'air d'un modele. On m'a montré le
brig contre lequel Les hollandois ont
tiré leur fameux coup de canon. Cet-
te action s'est passée deux lieues plus
bas , près d'un endroit nommé skaw-
ting. Nous y avons été visité par une
patache hollandoise qui a pris la place
du fort de Lillo, & l'escaut n'en est pas
plus libre qu'auparavant.

Nous avons jetté l'ancre à l'entrée
du canal qui sépare l'Isle de Tolen d'a-
vec celle de Duvéland. Notre voyage
seroit parfaitement agréable, sans l'air
de la mer qui est déjà si froid, qu'on
ne peut s'en garantir autrement qu'en
restant dans la cabine. Une autre cho-
se à quoi il faut s'accoutumer, est le



phlegme des marins de ces parages. Mais je crois qu'à la longue il me conviendrait mieux, que les criailleries de ceux de la méditerranée.

Le 15. à midi.

L'inconvénient des navigations dans ces bras de mer, est qu'on n'y peut guère aller que six heures sur douze, c'est à dire quand on a la marée pour soi. Etants restés hier à l'ancre depuis six heures du soir jusqu'à minuit, nous avons mis alors à la voile & navigué jusqu'à six heures du matin, que nous avons encore jetté l'ancre devant la forteresse de Villemstadt. Nous y avons trouvé en station un fenaud armé, qui à notre arrivée a déployé le pavillon patriotique. Sa principale consigne m'a paru être, d'empêcher la désertion: car il visitoit très



exactement les barques qui passoient de sud hollande dans le pays de généralité, & ne fésoit qu'arraisonner les autres. Le temps est très beau: j'ai passé la matinée à dessiner ce que je voyois autour de moi, & sans m'en douter j'ai fait un tableau flamand; ce qui n'est pas bien singulier, puisque j'avois la même nature sous les yeux.

Le même jour à six heures du soir.

Ayant remis à la voile vers le midi, nous avons continué notre route par le même bras de mer, jusqu'à l'entrée du Golphe le Bies bos, où nous sommes entré dans le canal de Dordrecht. Nous y avons trouvé le vent contraire; mais nous n'avons pas laissé que d'avancer en Louvoyant. Ce que ces gens-ci font avec une adresse merveilleuse, dans des endroits où



ils ont à peine la place de virer de bord , au milieu d'une foule de barques qu'on ne peut comparer qu'à la foule des voitures de Paris. Chaque bordée nous condoisoit au pied d'une jolie ferme , ou contre le pavillon d'un jardin bien soigné. Partout on prenoit le thé dans un grand silence. Rien n'interrompoit le calme de la foirée , & l'air étoit assés chaud pour nous permettre de rester sur le pont. La ville de Dordrecht est un tel mélange de Rues & de canaux, de maisons, d'arbres & de vaisaux , qu'il seroit très difficile d'en donner une idée à qui n'auroit point vu d'autre ville hollandoise. Nous n'avons fait que passer devant celle ci, & nous venons d'entrer dans le canal de la merve, que nous suivrons jusqu'à Rotterdam.



Le 14 A Rotterdam.

Rotterdam ressemble beaucoup à Dordrecht & doit sans doute ressembler à toutes les villes de la hollande ; mais le mouvement mercantile y est le plus grand que j'aye encore vu : Marseille n'en approche pas.

Le 15. A Leyde.

Des barques très commodes partent de Rotterdam à toutes les heures du jour, & au moment même où l'heure sonne ; mais pour laisser aux voyageurs le temps d'arriver, l'horloge de la porte retarde de dix minutes. Je pourois faire un volume des recherches de ce genre, que j'ai déjà remarqué depuis deux jours que je suis en hollande. Delft ne ressemble pas entierement à Rotterdam. Les maisons y sont plus petites, les canaux plus



étroits, les rues plus solitaires. On montre dans cette ville, les tombeaux de Guillaume I. de Tromp, de Grotius & de Levenhock. Le premier, qui malgré tous ses défauts a quelque chose de très imposant, est placé au milieu de l'Eglise principale dont il est le seul ornement. Les yeux des habitants doivent pendant la priere, se tourner machinalement de son côté, & je ne serois pas surpris qu'il eu contribué à l'attachement que Delft a toujours témoigné pour le Stadthouderat ; Car les objets de cette espece, peu importants en apparence, mais agissants immédiatement sur les sens, déterminent souvent les hommes bien mieux, que les raisonnements abstraits sur la puissance législative & la puissance coactive, & le meilleur gouvernement possible. Ces questions ont cependant déjà fait répandre le sang en Hollande, & pro-



blement en feront répandré encore. On n'y rencontre que bourgeois armés, barques chargées de soldats, exercices militaires: Portraits des défenseurs de la patrie, & représentations des actions très peu mémorables où ils se sont déjà distingué.

On parle de rompre les digues: ainsi les Hollandois se feroient à eux mêmes, un mal que leurs plus cruels ennemis n'oseroient leur faire, crainte d'encourir l'indignation de leurs contemporains & de la postérité.

LETTRE II.

Le 16. à Leyde.

JE croyois bien la guerre inévitable, mais je ne la croyois pas aussi prochaine; J'étois parti ce matin pour Utrecht, qui des longtems se prépa-



roit à foutenir un fiège. Mais à deux lieues de Leyde, j'appris déjà que l'armée Prussienne étoit entrée en Hollande, & que celle des patriotes avoit évacué Utrecht. Je résolus cependant de pousser jusqu'à Woerden où je supposois que devoit être le quartier général du Rhingrave. Nous eumes de la peine à pénétrer dans la ville, tant les canaux y étoient obstrués par des barques surchargées de monde & d'effets. C'étoient les habitants d'Utrecht qui abandonnoient leur ville; Les uns pour ne pas rester à la merci de leurs concitoyens du parti opposé, Les autres étoient persuadés qu'on avoit promis le pillage de leur ville aux soldats Prussiens. J'entrai dans un cabaret borgne pour y demander une chambre; l'hôtesse me répondit, qu'elle alloit m'abandonner toute la maison: Je n'en pus tirer autre chose. Un voyageur
 geur



geur m'aprit que le Rhingrave avec tout son corps, s'étoit replié sur Amsterdam. Je n'avois donc plus rien à faire à Woerden, mais la difficulté étoit d'en sortir, car dès long-temps on n'y trouvoit plus ni voiture, ni barque; & le capitaine de celle qui m'avoit amené, pénétré de l'importance des devoirs, que lui imposoit l'emploi public dont il étoit revêtu, se croyoit strictement obligé d'aller de Leyde à Utrecht, & d'Utrecht à Leyde, sans que rien au monde put changer cette marche: mais au bout d'un quart d'heure, il est venu de lui même nous annoncer, qu'il étoit résolu de revenir sur ses pas, & par là, nous a tiré d'embarras.

Le 17. A Harlem.

LORSQUE nous avons quitté Leyde, on y étoit persuadé, que Woerden étoit abandonné, & que la Haye le seroit

R



également. On m'assure cependant, que l'armée à la folde de la province de Hollande, monte à dixhuit mille hommes; mais quelque information que je prenne, il m'est impossible d'apprendre ce que cette armée est devenue. L'auberge où nous sommes logés à Harlem, est le rendez-vous des patriotes de cette ville. Le lieu où ils se rassemblent, est une cour, que l'on a convertie en salle, en y ajoutant un toit. Ils y sont plus de quatre cent, & font plus de bruit, qu'un pareil nombre de Hollandois n'en doit faire communément en d'autres circonstances. Notre laquais de louage est allé se mêler parmi-eux, & vient, de temps à autre, nous rendre compte des nouvelles courantes. Selon les dernières, les Prussiens ne sont plus qu'à trois lieues d'Amsterdam, & les digues vont être rompues.



Le même soir à Minuit.

Il vient de se faire un grand tumulte sous nos fenêtres ; c'étoit un courier dépêché par la société patriotique d'Amsterdam, à celle de Harlem. Les commissaires de la société se sont d'abord enfermés pour lire la lettre, qu'il avoit apportée. Ensuite l'un d'eux s'est mis à une fenêtre, & l'a lue à tout le peuple. Il a été souvent interrompu par des applaudissements, ce qui m'a fait juger que les nouvelles étoient satisfaisantes. La lettre étoit en Hollandois, & personne dans l'assemblée ne m'a paru disposé à la traduire en ma faveur. Tout ce que j'ai pu conclure, est, que les Prussiens n'ont pas encore passé Utrecht, & que l'armée de la Province de Hollande est entre Muyden & Naarden.



R s



Le 18. à Amsterdam.

Gorcum, Dordrecht, & Rotterdam, ont ouvert leurs portes aux Prussiens. Ces nouvelles avoient fort abattu le parti Patriotique à Harlem, & plus encore l'esprit de notre hôte, qui ayant fourni aux patriotes, des pipes & de la bière, pendant leur prospérité, restoit un des plus exposés. J'ai vu même en partant, qu'il fesoit entrer des gens armés dans sa maison. Il m'a semblé voir aussi quelque mouvement dans la populace d'Amsterdam: mais les bourgeois occupoient tous les carrefours, & fesoient de fréquentes patrouilles pour empêcher les atroupements.

L E T T R E III.

Le 19. à Amsterdam.

ON travaille à force aux inondations, qui cependant n'ont pas encore



eu leur plein effet: d'abord, parceque les eaux sont basses, & le vent contraire; & puis, parceque les Hollandois me paroissent craindre avec raison, que l'eau ne leur fasse plus de mal, qu'à l'ennemi. Car ce bien de l'ame qu'on nomme liberté, se trouve malheureusement incompatible avec cet autre bien de l'imagination, qu'on nomme luxe & superflu. Le colon Américain, après avoir retiré sa femme & ses enfants chez ses voisins de l'intérieur des terres, voyoit en suite brûler sa maison d'écorce, & de poutres mal équarées, du même oeil qu'il auroit vu brûler la forêt voisine: mais comment se résoudre à sacrifier des renoncules, de la porcelaine du Japon, des joujous d'or & d'argent, quand on a passé sa vie à en faire collection. Or cet attachement aux choses de fantaisies, qui caractérise proprement le luxe, se trouve en



Hollande principalement chez le payfan; Il l'exprime par un seul mot, qui est, *Lifheberey*, & ce mot y est l'excuse de toutes les folies de ce genre.

Le 20. à Amsterdam.

Jamais un voyageur ne se trouve aussi étranger dans un pays, qu'au moment d'une révolution. Il voit un grand mouvement, dont il ignore le but & les causes. Les gens aux quels il est adressé, souvent ne savent rien, & ceux, qui savent, ont autre chose à faire, qu'à l'instruire. Les connoissances acquises sur la constitution d'un tel pays ne servent, qu'à l'égarer davantage; car il cherche le pouvoir, où il n'est plus, & trouve les gens, qui ordonnent, & non pas ceux, qui gouvernent. Il cherche la loi & la raison, & ne trouve qu'inconséquence & animosité; enfin il voit courir, & ne fait pas pourquoi l'on



courre; il voit le peuple s'attrouper,
 & ne fait pas pour quoi l'on s'attroupe.
 Ne soyez donc point ettoné, si je ne
 puis vous rien apprendre aujourd'hui,
 Si ce n'est, que les conseils ont été as-
 semblés toute la journée, protégés tou-
 jours par un bataillon de grenadiers,
 & par d'autres bourgeois armés, cachés
 dans une église voisine. Car on vit ici
 dans une défiance continuelle de la
 populace, qui se met en fureur au seul
 nom d'orange, & d'ailleurs ne deman-
 de, qu'un pretexte pour piller. Je puis
 vous apprendre encore, que les françois
 ne sont pas les seuls, qui jouent la comé-
 die dans une ville assiégée, ou prête à
 l'être, car j'ai été ce soir à la comédie
 Hollandoise. Elle m'a parue bien jouée,
 & les accessoires y sont soignés
 à un point, dont on n'a pas d'idée
 ailleurs. Les habits sont toujours bat-
 tants neufs; chaque piece a des dé-



corations faites exprès pour elle lorsque la moindre circonstance le requiert. Enfin le desir de l'illusion est tel , que l'acteur qui jouoit le maréchal ferrant , s'est cru obligé à la première scene , à forger un véritable fer à cheval , & s'en aquitoit aussi bien que s'il n'eut jamais fait autre chose.

Le 21.

MYNHERS van de defensige wesen ont offert le commandement de la ville , à un françois nommé Duternant. On a placé quelques canons sur les remparts. la plupart des magasins ont été fermés , & beaucoup de particuliers ont quitté la ville.

Le 22.

ON a fait prisonniers trois Prussiens , que l'on avoit trouvé embourbés dans

un



un fossé, & on les a amené ici en cabriolet. Ce succès a confirmé la multitude dans le projet de se défendre. J'appelle multitude, les compagnies bourgeoises qui dans ce moment, paroissent forcer toutes les résolutions.

Le 25.

ON s'est battu ce matin dans tous les environs d'Amsterdam, & j'ai vu ramener les blessés. Il y a eu aussi des combats sanglants, entre les Paysans & les bourgeois. Mon intention étoit de tout voir d'un peu près; mais je ne puis parvenir à savoir qui a le commandement de la ville, car Mr. du Ternant n'a point voulu l'accepter.

Le même soir à Minuit.

ON vient en ce moment nous dire, que les Prussiens avoient sommé la ville de se rendre, & que les bourgeois



avoient répondu, qu'ils étoient déterminés à n'en rien faire. Mais il y a tout lieu de croire, que les chefs sont d'un avis différent, & qu'ils s'entendront avec les Prussiens.

Le 24.

ON étoit décidé ce matin à envoyer des députés au Duc de Brunswick; mais le parti contraire a employé toutes sortes de moyens pour l'empêcher. Jusqu'à répandre qu'il étoit faux, que l'on eut sommé la ville, & fait afficher que les françois étoient en marche.

Le 25.

LE Duc de Brunswick a envoyé ce soir un trompette chargé d'une Lettre, pour demander, quand les députés partiroient.



Le 26.

Les Députés sont partis ce matin.

Le 27.

Je reviens de Sardam. Les Drapeaux oranges y étoient partout arborés. Toute la Nort-Hollande a pris le même parti, sans attendre que les Prussiens vinsent l'y forcer; & cet empressement doit surtout être attribué à Nombre de démarches, violentes & inconstitutionnelles, que les patriotes ont à se reprocher.

Le 28.

Les Députés sont revenu; mais rien de ce qui s'est passé entre eux & le Duc, n'a encore transpiré. Naarden s'est rendu au Prince.

Le 29.

Des Députés sont allé à la haye faire des excuses à la Princefse. Cependant



on continue à mettre la Ville en état de deffence.

L E T T R E IV.

Le 30. à Rotterdam.

J'AI profité de la treve pour venir chercher ici des papiers importants, que j'avois oublié dans une malle. Deux excellents troteurs, attelés à une chaise très légère, m'y ont conduit en dix heures, & me rameneront demain à Amsterdam.

Les inondations s'étendent jusqu'à l'étrôite digue, qui sépare L'ye d'avec la mer d'Harlem ; poste important dont le maître peut d'un coup de bêche, mettre sous l'eau la moitié des magasins de cette capitale du commerce des deux mondes, car le bras de mer, que l'on a sur la droite, est élevé de dix pieds au dessus



de la campagne, que l'on a sur la gauche.

Les patriotes y ont placé une batterie gardée par un détachement de bourgeois, & des échantillons de toutes les espèces de troupes, qui composoient la *feue Légion de Salm*.

A un quart de lieue plus loin, les drapeaux oranges flottoient sur les églises, les fermes, les moulins, & sur tout ce qui s'élevoit un peu. Les moindres ha-maux étoient ornés d'arcs de triom-
phe en fleurs des champs, & en chi-fons de la même couleur; & si la gai-té n'y eut pas manqué aussi absolu-ment, on eut pu croire que c'étoit une fête. A la vue de tout ce jaune, le guide de mes trotteurs tira de sa po-che une cocarde orange, & la plaça sur son chapeau. Je n'avois pas eu la pré-caution d'en prendre une, & nous ne fûmes pas plutôt dans Harlem, qu'une troupe de gueux me poursuivit en cri-



ant orange bove , jnsqu'à ce qu'ayant arrêté devant une boutique , j'eusse fait emplette d'un ruban de la couleur consacrée. Délors je n'éprouvai plus de retard , & cette course au travers des terres , & loin des grands canaux & des grandes routes , a beaucoup réctifié mes idées sur ce pays. J'avois cru voyant tant de maisons de campagne sur les bords de ces canaux , qu'elles y étoient toutes , & que c'étoit là , la position que l'on y préféroit : mais cela n'est point , & il y en a encore beaucoup plus sur la route que j'ai parcourue aujourd'hui. Les voyageurs en général , ne font point connoître la Hollande ; on croiroit à les entendre , qu'on n'y voit que canaux à perte de vue , comme les grands chemins de la flandre , des alées immenses tirées au cordeau. Ce la n'est point. Les canaux , entre Leyde & Amsterdam , font assez alignés , mais ils



font des coudes fréquents , & tous les autres canaux que j'ai vu, suivent dans les campagnes des lignes incertaines. Les jardins sont à la vérité très réguliers, mais l'étendue en est bornée; & leurs arbres superbes, isolés par un canal au milieu d'une vaste prairie semée de fermes & de troupeaux, me sembloient embellir la campagne plutôt que la déparer. Les peintres Hollandois n'ont pas mieux dessiné leur nature, que les voyageurs ne l'ont décrite. Sans doute ils ont eu l'art de faire des ciels vaporeux, des lointains où l'on croit voir plus que l'artiste n'y a mis: mais une eau plate, une campagne rase, forme toujours leurs premiers plans. Il me semble pourtant qu'à leur place, j'aurois fait d'autres choix, & mille tableaux seroient sorti du seul village de berghen, que j'ai traversé aujourd'hui.



Imaginez une tourbiere convertie en un lac d'eau claire & limpide: une chaussée qui n'est point droite, le traverse dans toute sa longueur. Deux canaux navigables la séparent des habitations. Celles-ci sont composées d'une ou de plusieurs isles, qui communiquent entre elles, par une multitude de ponts, dont les uns tournent sur leur pivot, pour laisser passer les barques, d'autres se levent, pour fermer l'habitation: d'autres ne sont que pour amuser les enfants, d'autres pour laisser un passage aux poules. Ceux-ci sont finis comme des modèles, ceux-là sont achevés avec soin. Chacune de ces isles est un vrai jardin, entouré d'une haye de buis, qui lui donne l'air peigné, & non point l'air liché. Les cabannes qui en occupent le centre, ne méritent ce nom, que par leur petitesse. De grands vitrages laissent appercevoir dans



dans leur intérieur, souvent le luxe, & toujours la propreté. Souvent aussi les plantes rampantes d'un autre émisphère, en tapissent les parois. Les chantiers des petites barques sont sous des voutes de tilleuls & de saules, où les travailleurs trouvent un abri; & l'on y ménage un petit pont, au moyen d'une jettée de terre revêtue d'un tiffu de joncs, qui lui donne l'air d'une corbeille.

Je n'en sortirois point si je voulois tout décrire, & pourtant je n'ai parlé de Berghen, que parce que ce village m'a paru plus pittoresque; car s'il s'agit d'élégance ou de richesse, c'est de Saardam qu'il faut parler. Saardam qui se vante de pouvoir livrer un vaisseau tous les jours, & d'où l'on découvre toute l'étendue de cette rade où les mâts présentent l'aspect d'une forêt, les corda-

T



ges, celui d'un épais réfaux. Sans doute vous vous étonnez que je n'en aye pas encore parlé, moi qui ne peut voir une barque sans émotion. Ne me le reprochez-pas. Afsés souvent j'allois sur ce pont, suivant des yeux les voiles qui s'éloignoient; lisant avec avidité l'annonce des partances pour Ceylan, pour Ternate ou Batavia. Souvent aussi je me suis demandé, d'où me pouvoit venir cet attrait pour des habitations dangereuses & incommodes. Car enfin s'il est vrai que la vue de cet élément, me rappelle aux premières années de ma jeunesse, il ne l'est pas moins, que cette époque de la vie doit offrir aux souvenirs, des repos plus agréables; ou plutôt ce qui est vrai pour d'autres, ne l'est pas pour moi. En effet, si je regarde en arriere sur quelques années passées entre la poussière des *in-folio*, le tourbillon du monde & les bourasques de



la mer, ce n'est pas sur des instants de dissipation, d'illusion même, que je me plais à arrêter ma vue : je leur préfère encore ces longues nuits consacrées à l'étude, dans le silence du cabinet. Mais qu'avec bien plus de délices, ma pensée se reporte au temps où étonnée de sa force naissante, elle n'étoit jamais plus active que lorsqu'elle ne s'occupoit d'aucun objet en particulier, & que facile à s'égarer, d'un élan elle se portoit au-delà de toutes les choses existantes; & c'est alors que j'habitois des vaisseaux. Que de fois aussi les yeux fixés sur la trace phosphorique du sillage, inattentivement occupé de la vague qui brisoit contre nos bords, ou des longs sifflements de la tourmente, j'y ai passé des nuits heureuses, que pourtant je ne regrette pas. Car il faut l'avouer, les rêveries sont douces, & tout n'en est pas

T 2



douceur; elles portent avec elles je ne fais quelle inquiétude, & laissent dans l'ame le vide sur qui elles reposent. On aime à se les rappeler: il seroit insensé de vouloir y revenir, d'autant que la méditation qui les remplace, atteignant aux mêmes hauteurs, en rapporte la clarté dans l'esprit, le calme dans le cœur & le bonheur dans la vie.

L E T T R E V .

Le 1. Octobre, à Harlem.

JE ne fais si la treve n'étoit pas aussi longue que, je l'ai cru, ou si elle a été rompue, mais il est sur que les Prussiens ont forcé ce matin le poste d'oudekerk, ainsi que celui que j'ai passé hier. Cet événement m'a contraint de passer la nuit à Harlem. Je tenterai



démain de pénétrer à Amsterdam par la north Hollande. Ce n'est pas que je ne puisse avoir des saufconduits du Duc de Brunswick, mais je ne me flat-teroies pas de trouver les mêmes facilités chez les Bourgeois, qui ne sont pas gens à négliger une précaution inutile, & gardent leurs portes avec autant de vigilance, que si l'ennemi ne pouvoit entrer que par là.

Le 2 à Amsterdam.

Le conducteur de mes coursiers, se mouroit de peur depuis hier au soir; mais sa frayeur étoit calme & ne lui ottoit pas cette présence d'esprit, qui fait trouver tous les moyens d'éviter le danger. Il a d'abord assayé de me persuadér que le meilleur parti à prendre, étoit de rester à harlem & d'attendre les événements. Voyant qu'il ne me persuadoit pas, il s'est curieuse.



ment informé de tous les postes des Prussiens , & a si bien fait , que nous sommes parvenu à Beveroyck sans en rencontrer un seul. De là j'ai gagné Saardam, enfin le Tolhuys & Amsterdam.

L E T T R E VI.

Le 3.

J'AI passé en revenant chez moi, près de l'imprimerie de la ville, & j'y ai trouvé grande foule; on y distribuait, m'a-t-on dit, les articles de la capitulation: mais l'édition étoit épuisée, & je n'ai pas pu les bien savoir.

Le 3.

Ce n'étoient point les articles de la capitulation que l'on distribuait hier, mais un placart des Bourgue-maitres



qui avertissoit simplement les bourgeois, que l'on avoit tout accordé au Prince, & les exhortoit d'employer autant de zèle à maintenir l'ordre dans la ville, qu'ils en avoient montré à la défendre. Cependant ce zèle mal entendu vient d'exposer les habitants d'Amsterdam, non seulement à perdre une grande partie de leurs magasins, mais encore à manquer d'eau douce pendant très long-tems. Un chef des sociétés Bourgeoises étoit allé à la tête de quelques furieux, rompre les digues de la mer. On l'a su à temps, & ils ont été dispersés par les Houfards de salm.

Le 9.

On a passé ces huit jours à calmer les Bourgeois, à démettre les nouveaux magistrats, à rétablir les anciens: & ce matin les Prussiens ont pris possession



de la porte de Leyde , aux acclamations de la populace. On craignoit beaucoup le pillage, mais il n'y en a point eu, & tout est dans une tranquillité parfaite.

Lc 10. Octobre à Amsterdam.

CE matin, des grands cris m'ont fait mettre la tête à la fenêtre. J'ai vu la populace refluer dans notre rue, & les marchands retirer leur étalage; mais ce qu'on avoit pris pour sédition, étoit de la joie, & tout le monde s'est rassuré. On venoit de proclamer la permission de porter la couleur orange, ou de ne pas la porter, à volonté, avec peine de mort pour tout homme qui en insulteroit un autre à ce sujet. Cette proclamation avoit été recue du peuple avec yvresse. Les poissardes quittoient leurs boutiques, pour former des contredances dans les rues.

Les



Les juifs doublement heureux de voir triompher le parti qu'ils favorisoient en secret, & de vendre fort cher des bouts de rubans, hurloient à étourdir; & les portefaits, charpentiers de vaisseaux, matelots & autres gens de cette espece, y répondoient de leur mieux. Tandis que les patriotes sous les armes, fixoient tristement l'Etandart orange, que l'on voyoit flotter sur le portail de l'hôtel de ville.

Nous avons diné dans une maison, vis-à-vis de celle du Bourguemaitre host. Celle-ci étoit gardée par une compagnie de Bourgeois, qui avoient déjà été obligé de faire feu sur la populace, jusqu'à trois fois: cela s'étoit passé avant que nous fussions rassemblés; mais pendant que nous étions à table, on est venu annoncer à l'un des convives, qu'un homme de sa compagnie avoit été tué par des gens de la com-



pagnie d'un autre de nos convives. Les tueurs sont arrivés un moment après, pour se justifier & prouver que le tué avoit eu tous les torts. Il y a eu plusieurs autres meurtres en différents endroits, & l'on croit généralement, que la nuit sera orageuse. Cependant j'ai parcouru la ville deux heures après le soleil couché, & tout m'a paru assés tranquile, à l'exception du katbourg, où j'ai rencontré deux troupes qui marchoient avec des drapeaux; mais il m'a paru que ce n'étoient que des yvrognes, qui d'ailleurs courent les rues en très grand nombre, car on a eu le tort de ne pas fermer les cabarets.

Le 11. à Amsterdam.

Il y a eu des massacres affreux, particulièrement dans le quartier des juifs; mais point de pillage: au lieu que l'un & l'autre a suivi la révolution dans



la plupart des villes de zelande & de Frise. Aujourd'hui tout est tranquile. Le Duc de Brunswick écrivoit aux habitants d'Amsterdam: „ma commission „ fera terminée au moment où vous „ vous ferez soumis„ . Je leur dis la même chose, & je pars pour la haye. Au lieu de magistrats séditieux, ameutant une multitude inconsiderée, je verrai une cour triomphante, des ministres, des gentilshommes, & des officiers. J'en verrai, mais je n'écrirai plus. Ce Journal que je croyois consacrer aux efforts de la liberté, s'est trouvé n'être que le buletin de ses derniers moments, & elle a disparue de dessus la face de la terre. Les Hollandois étoient un peuple libre, & il n'y en a plus aujourd'hui. Car les Anglois ne sont qu'un peuple constitutionnel. Les Américains vont se donner un protecteur. Les suisses ne sont que les sujets



de souverains assez sages, pour chercher à leur faire illusion; & les stupides pâtres des petits cantons, ne valent pas l'honneur d'être nommés. Mais si dans ce siècle de philosophie, les coeurs calmés par des jouissances paisibles, ne paroissent plus dignes d'être l'asile de cette divinité, qui n'opéroit des miracles dans Rome & dans la Grece, qu'à la faveur du culte le plus fanatique & le plus sanguinaire, l'opinion semble prendre sa place & amener les mêmes résultats; je veux dire, la liberté individuelle, & cette espece d'égalité qui fait que chacun est quelque chose, & sent la dignité de son être. L'opinion ne renverse point les trônes, mais elle en affaisse les marches au point que le désir d'y monter, n'est même plus le motif des crimes dont il a long-temps été l'excuse.



Depuis que j'ai écrit ceci, les Polonois sont redévenus libres. Enseignés aux leçons de l'infortune, puissent ils avoir appris à conserver cette liberté, don précieux! par qui l'homme, n'en voyant nul autre, au dessus de lui, devient lui même tout ce qu'il peut être: puissent ils l'entendre jusqu'au dernier individu de leur République. Je fais, & il est important que les étrangers sachent, qu'une pareille entreprise a de grandes difficultés, & que les hommes ne peuvent pas passer tout d'un coup de l'esclavage à la liberté: car on a souvent éprouvé, que les paysans Polonois ne travailloient point, lorsqu'ils n'y étoient point forcés: oubliant la disette à venir, comme le caraïbe vend le matin son hamac, & pleure le soir de ne savoir où se coucher. Voici cependant un raisonnement qu'un seigneur



terrien pourroit faire à ses serfs, & si ceux-ci le trouvoient au dessus de leur portée, il pourra le garder pour lui même & en faire la règle de sa conduite: „ Mes amis (leur droit, il)
„ la terre que vous habités n'est point
„ à vous; elle est certainement à moi,
„ car nos loix politiques ont décidé
„ que les nobles seuls en pouvoient
„ posséder.

„ Les conditions aux quelles je vous
„ permis de l'habiter, sont, que vous
„ travaillerez pour moi trois jours
„ de la semaine, & que les trois autres
„ jours, je vous forcerai à travail-
„ ler pour vous mêmes: mais les
„ droits imprescriptibles de la natu-
„ re; vous ont donné la propriété de
„ votre personne, & si ces conditions
„ ne vous conviennent pas, je vous
„ donne celui d'aller où bon vous sem-
„ ble, après avoir vendu votre cabane

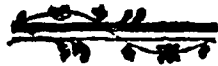


ii & vos instruments de labourage, si
n vous le trouvs à propos. »

Ce raisonnement me paroît avoir
une assez grande force logique, pour
être compris des moins intelligents;
& si jamais il pouvoit acquérir une
égale force de loi, son effet seroit ce
me semble, d'établir parmi les sei-
gneurs une émulation d'humanité, qui
attacheroit leurs serfs à la glebe,
mieux que ne le peut faire un code dé-
raisonnable. Peut être quelques uns des
plus industrieux, iroient augmenter
le nombre des bourgeois dans les pe-
tites villes: mais cette désertion seroit
encore à l'avantage des possesseurs de
terres, car l'existence d'un tiers état
qui consomme & ne cultive point, ne
peut qu'être avantageuse à des agri-
culteurs, qui cultivent plus qu'ils ne
peuvent consommer. Quand aux
bourgeois des grandes villes, on nous



assure que la diète actuelle songe à leur permettre d'y avoir des représentants, au moins avec voix représentative ; ce qui les attacheroit à la patrie commune, & feroit au corps législatif qui l'ordonneroit, beaucoup d'honneur dans tout le reste de l'Europe : car le vœu général de cette partie du monde, paroît être aujourd'hui de voir toutes les classes d'hommes, retirer de l'état, des avantages proportionés à l'utilité dont elles font, & avoir au gouvernement une part proportionnée à leurs lumières.



E R R A T A .

<i>Page.</i>	1.	Août <i>lizez.</i>	avril
	3.	Gluboska.	Gluboka.
	4.	Gluboska.	Gluboka.
	15.	Tesderdart.	Tesderdar.
	16.	Tchihadart.	Tchihadar.
	29.	Cheslam.	Chek-al-islam.
	49.	Basard.	Bazar.
	72.	c'est aussi l'a.	c'est aussi la.
	89.	Gerne.	Germe.

